4 217 10 DÉCEMBRE 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

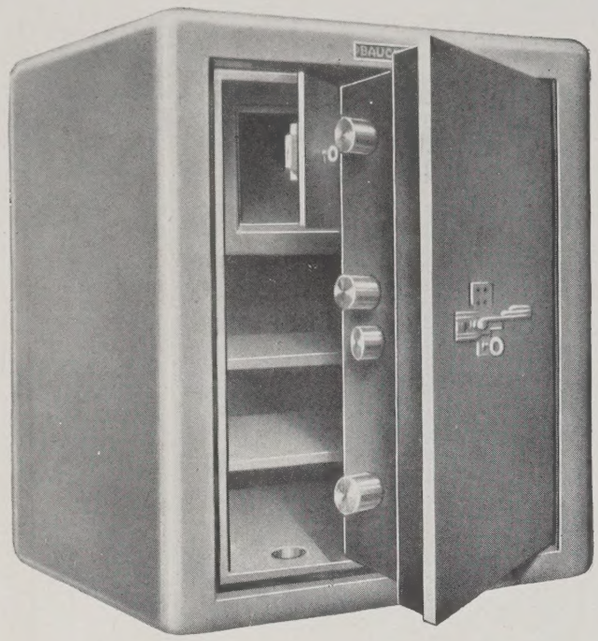
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

LA CROIX DE GUERRE 1939-1945 A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

En présence du général Brisac, commandant l'école, M. René Pleven, ministre de la Défense nationale, épingle la Croix de guerre 1939-1945 sur le drapeau de Polytechnique, qui, « fidèle à son passé, a grandement contribué à la victoire au prix de multiples sacrifices tant aux armées que dans la clandestinité ».



COFFRES FORTS BAUCHE

PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE
CRÉÉE EN 1864

à l'épreuve de l'outil mécanique, du chalumeau, de la calcination.

Attention !

En achetant un coffre-fort, exigez **sur facture** mentions :

- de la nature du blindage et des garnissages.
- du mode de fixation de la serrure et **des garanties** effectives qu'il offre contre l'arrachement.

Dam

Catalogue sur demande

93, Rue de Richelieu - Paris 2e
Tél. : RIC. 51-66

Fournisseur attitré des Ministères et des grandes Administrations.

AROSA
HOTEL AROSA KULM
Atmosphère d'accueillante intimité - de belles chambres agréablement chauffées - cuisine exquise. Les plus belles pentes à proximité de l'hôtel. Patinoire et place de curling. Vie mondaine.

AROSA
GRAND HOTEL TSCHUGGEN
Maison de 1er rang, au seuil des vastes champs de neige. Centre des sports d'hiver. Bar - Dancing - Cuisine renommée. Tout confort - Tschuggen-club. F. Buchli, directeur.

ST-MORITZ
CHANTARELLA HOUSE
Situation incomparable au centre des splendides champs de neige de Saint-Moritz. 1er ordre.

KLOSTERS-Parsenn
SPORT-HOTEL SILVRETTA
Hôtel de famille de 1er ordre. Tous les sports d'hiver. **Nouveau téléférique Klosters-Gotschnagrat-Parsenn.**

LENZERHEIDE
HOTEL SCHWEIZERHOF
1er rang avec tout confort moderne. Milieu distingué - cuisine exquise. Riche programme de distractions - Orchestre - Dancing - Bar. Pension : 19 fr. à 26 fr. Arrang. spéciaux pour familles. Prix très avant. en janvier.

LA SUISSE

CET HIVER

ZERMATT
au pied du Cervin (1.620 mètres), à une nuit de voyage de Paris.

L'HOTEL SEILER MONT-CERVIN
la première maison de la place, complètement modernisée.

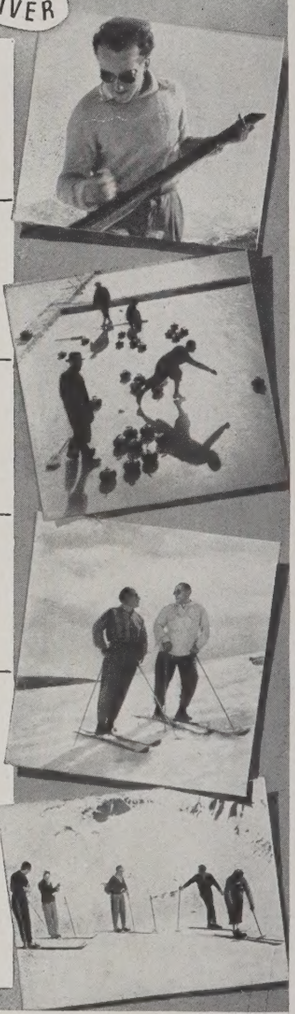
ZERMATT les hôtels préférés :
GRAND HOTEL ZERMATTERHOF
Ambiance - Orchestre - Confort. Échange de repas avec **NOUVEL HOTEL RIFFELBERG (2.580 m.).** Neige assurée jusqu'en mai. Pension depuis 17 fr. Prospectus. J. Stöpfer, dir.

VILLARS sur Bex
LE VILLARS PALACE
au centre de la plus grande station de la Suisse française.

WENGEN
PALACE HOTEL
Première maison de la région de la Jungfrau. Rendez-vous des sportifs et de l'élégance. Pension à partir de 22 fr. F. Borter, propriétaire.

MÜRREN 1.650 m. s. m.
HOTEL EIGER
Sports d'hiver jusqu'à Pâques. Idéal pour patin et ski. Ecole de ski comprise dans les prix. Conditions avantageuses. Hôtel confortable, cuisine bien soignée. Bar-Dancing.

GSTAAD
HOTEL BELLEVUE
Situation idéale et ensoleillée dans voisinage immédiat des champs de ski et patinoires, curling. Cuisine exquise et variée. Restaurant, Bar, Orchestre, Garage.



ZURICH

5me ANNÉE — NUMÉRO 217

10 DÉCEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

L'OCCIDENT ORGANISE SA DÉFENSE

Les ministres de la Défense nationale des douze Etats signataires du pacte de l'Atlantique, réunis dans le salon des Amiraux au ministère de la Marine afin d'examiner les projets étudiés les jours précédents par le Comité des chefs d'état-major en vue de la mise en œuvre du plan de défense occidentale, ont enregistré leur accord complet pour passer aux réalisations pratiques. Phot. Intercontinentale.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A TRIPOLI plusieurs milliers d'Arabes ont manifesté en cortège, sous la conduite du Mufti, pour célébrer la décision de l'O. N. U. qui accorde à la Libye, ancienne colonie italienne, son indépendance dès 1952.

A CHERBOURG, où les inondations ont causé des centaines de millions de dégâts, les habitants des bas quartiers de la ville, durement éprouvés, ont dû être ravitaillés à l'aide de barques pneumatiques.

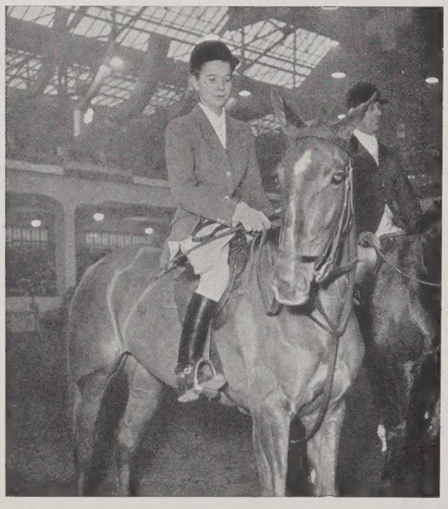
A PNOM-PENH, M. Malcolm Mac Donald, haut commissaire britannique dans le Sud-Est asiatique, a rendu visite, durant sa mission d'études en Indochine, à S. M. Norodom Sihanouk, roi du Cambodge.

A PANAMA un coup d'Etat, dû à l'initiative du chef de la police, a contraint le président Chanis à résigner ses fonctions. Mais son successeur, M. Chiari, s'est vu opposer un autre président, M. Arnulfo Arias.

A HELMSTEDT (Allemagne) sont arrivés neuf ressortissants français expulsés de Pologne en représaille des incidents provoqués par l'arrestation à Stettin d'un employé du consulat de France.

A LISBONNE de grandes cérémonies se sont déroulées, en présence du maréchal Carmona, chef de l'Etat, qui venait d'entrer dans sa quatre-vingtième année, pour célébrer l'anniversaire de la République portugaise.

A NEW-YORK le shah de Perse, Riza Pahlevi, venu passer un mois aux Etats-Unis, a été accueilli au Waldorf-Astoria par M. Carlos Romulo, président de l'Assemblée générale des Nations Unies, et M^me^ Romulo.



A GENEVE, au concours hippique international disputé au parc des Expositions, l'équipe française a remporté plusieurs épreuves. M^lle^ Micheline Cancre s'est notamment distinguée en enlevant le prix du Salève.

A LONDRES une conférence qui rassemblait des syndicalistes de nombreux pays s'est réunie au County Hall afin de jeter les bases d'une fédération syndicale mondiale libre de toute attache politique.

LA TRIPLE SOLLICITATION

par ROGER CÉRÉ

Nous commençons à nous rendre compte que la simplification que nous avons faite de réduire le monde à l'U. R. S. S. et aux U. S. A., si elle a été valable pendant l'immédiat après-guerre, ne correspond plus exactement aujourd'hui à la réalité. Si le monde est toujours coupé en deux, dans chacune des parties les deux « grands » : l'U. R. S. S. et les U. S. A., n'ont plus désormais la prédominance absolue. Autour d'eux nous ne constatons que faiblesses et ruines, et peut-être, ce qui est plus grave, vestiges du passé. En même temps qu'avaient disparu l'Allemagne et le Japon, nous avions rayé de la première place l'Empire britannique et la France. Il suffit de suivre avec attention les événements actuels pour se rendre compte de notre erreur.

LE « BLOC » CONTINENTAL SOVIÉTIQUE

Nous employons le terme « bloc », qui convient le mieux à la représentation que nous nous sommes faite de ce continent fermé qui s'étend aujourd'hui de l'Elbe au Yang-Tsé-Kiang.

Et notre représentation était celle d'un monde entièrement uni, sans aucune fissure. Or nous abandonnons tous les jours cette fiction et nous prenons conscience de la réalité soviétique. Si nous n'avons pour les territoires de la Russie propre et des républiques socialistes qui composent la grande fédération soviétique que des rumeurs sourdes, nous comprenons, quand nous ne le savons pas exactement, ce qui se passe dans les républiques populaires de l'Europe de l'Est. La Pologne donne tellement de soucis au maréchal Staline qu'il a dû la transformer en proconsulat et mettre à sa tête l'un de ses plus glorieux maréchaux. On sait où cela peut conduire un jour quand on a quelque souvenir de l'histoire de ce malheureux pays. La Bulgarie est tellement indocile par passivité que tous les chefs du parti communiste ont dû être arrêtés, opération radicale mais dont le résultat est qu'il n'y a plus de dirigeants bulgares et que les Russes seront contraints d'assurer cette relève. Si la Hongrie est calme il n'en est pas de même de la Tchécoslovaquie. Enfin Tito tient toujours tête à Staline et cette rébellion a pris une valeur symbolique.

Le communisme vient de remporter une incontestable victoire en Chine, mais cette victoire ne résout qu'un premier problème chinois ; elle pose tous les autres et particulièrement les rapports de Mao Tsé Toung et de Staline. Le bicéphalisme est inconcevable dans le système stalinien, et cela seul est de nature à provoquer, par l'extension du communisme à l'Est, dans la foule des quatre cents millions de Chinois de sérieuses modifications dans la politique du Kremlin.

DANS L'AUTRE « CAMP »

Le spectacle que nous offre le camp des démocraties libérales ou parlementaires est à la fois semblable et différent. Semblable car si nous avons admis qu'il était dominé par les U. S. A., auprès desquels ne subsistait qu'une poussière d'Etats, nous finissons par nous apercevoir que cette simplification est inexacte et que, de même que l'U. R. S. S. doit compter avec les Etats qu'elle a subjugués et le monde auquel elle vient de donner un régime, les U. S. A. doivent de plus en plus tenir compte d'une vieille institution, comme le Commonwealth britannique, et de la virtualité d'une nouvelle, celle de l'Europe. Différente car les tendances hégémoniques que certains prétendent imputer au dynamisme américain ne peuvent en rien se mesurer avec celles de l'U. R. S. S.

LE COMMONWEALTH

En ne considérant que les deux grandes fédérations, celle de l'U. R. S. S. et celle des U. S. A., nous avons péché par omission : entre les deux il y a toujours le Commonwealth. Cette omission s'explique par une sorte d'attitude de notre esprit qui est de ne pas croire à ce qu'il ne peut pas définir. Nous, qui ne croyons qu'à la vertu des textes, nous pensons que le vieil Empire britannique n'est pas une véritable institution et nous sommes toujours prêts à considérer qu'il va disparaître. Nous confondons, à l'évidence, l'évolution avec la dissolution, et nous avons commis cette erreur, une fois de plus, après que l'Empire nous eut montré pour la deuxième fois « au milieu des flammes de la guerre » qu'il était bien une réalité vivante.

Si le Commonwealth tire ses origines de la conquête et de l'exploitation, il n'en a rien conservé et avec une étonnante souplesse il est devenu une association d'Etats libres et souverains dont la cohésion vient une fois de plus de se révéler à l'occasion de la dévaluation de la livre. Comme le dit un Canadien : « La seule règle de nos nations libres est de pouvoir faire la même chose, au même moment et pour les mêmes raisons. »

COMMONWEALTH ET U. S. A.

Le Commonwealth est une simple association d'Etats souverains qui s'apparente à une Société des Nations et où la cohésion économique tient à l'aménagement des intérêts communs par le système des *tarifs préférentiels* mutuellement consentis, souvent après de difficiles négociations. Une même monnaie, le sterling, ajoute à cette cohésion. Les Américains sont au contraire des fédéralistes convaincus et pratiquent au point de vue économique l'*union douanière*.

Les reproches les plus violents que l'on fait à l'Angleterre dans les milieux industriels et des affaires, et par suite chez les hommes politiques des Etats-Unis, c'est la pratique britannique de ces tarifs préférentiels qui constituent pour eux une véritable « discrimination ». Tandis qu'en Grande-Bretagne on ne cesse de protester contre les droits de douane qui pratiquement ferment les U. S. A. aux exportations britanniques et impériales.

L'aire dollar et l'aire sterling tendent à se séparer de plus en plus. Mais c'est en Europe que la confrontation du Commonwealth et des U. S. A. se présente avec le plus de netteté.

ENFANTEMENT DE L'EUROPE

L'Europe est tellement nécessaire au monde que depuis sa disparition chacun veut la refaire à son image. Staline, n'y ayant pas réussi, lui a ravi les plus jeunes de ses nationalités et l'a finalement amputée des marches de l'Est qu'il retourne contre elle. Ainsi l'Europe a maintenant cette frontière orientale qu'elle n'avait jamais pu saisir, ce qui a mis tant de confusion dans son histoire. Les Américains, qui ont besoin d'elle, lui proposent les systèmes qui ont réussi chez eux : fédéralisme et union douanière. L'Europe est devenue leur préoccupation prédominante et ils éprouvent beaucoup de difficulté à adapter leurs conceptions neuves à celles du vieux continent, qui depuis trois siècles s'exerce à manier les plus subtiles combinaisons de cet art essentiellement européen : la diplomatie.

Les Britanniques, après beaucoup d'hésitation, comprennent soudain qu'une Europe fédérale serait justement ce contre quoi ils ont lutté et qu'ils ont empêché Napoléon, puis Guillaume II, puis Hitler de réaliser. Sur son chemin l'Amérique se heurte donc à l'Angleterre et au Commonwealth en Europe même, et de ce conflit la France paraît tirer cette chance exceptionnelle : d'être le seul pivot d'une Europe nouvelle. L'Allemagne a autant qu'elle des possibilités sans doute, mais elle n'a pas le caractère universel de la France et elle reste frappée d'opprobre depuis la dernière guerre, et cet opprobre la France seule peut le laver.

LA TRIPLE SOLLICITATION

Nous voici parvenus au terme de notre propos qui nous a conduit avec rectitude à cette situation où notre pays se trouve actuellement. Nous ne savons pas si elle sera durable, mais nous pouvons en garantir la réalité. La France est sollicitée de trois côtés :

Par les Anglais : qui soudainement repentants et éclairés se tournent vers nous et nous demandent instamment de penser aux bienfaits de l'Entente cordiale ; il s'agirait d'abord de régler les questions mineures, on aborderait les autres ensuite. La Syrie ou le Fezzan n'ont pas plus coûté à notre amour-propre que Fachoda, et les Anglais nous demandent d'avoir notre « âme de ce moment-là ». En même temps que des propositions ils ont envoyé leur invitation au voyage à notre président. La manœuvre diplomatique du Foreign Office se développe avec le concours de l'histoire.

Par les Américains : il s'agit pour eux d'une question de sécurité. Le ministre de la Défense nationale, M. Johnson, vient de déclarer que la défense de l'Europe se situerait sur la ligne de l'Elbe. L'Allemagne occidentale, devenue république fédérale, est donc « intégrée » territorialement dans la stratégie américaine, et l'association du nouvel Etat allemand avec les autres Etats européens devient une nécessité. La France ne peut être poussée dans cette voie à son corps défendant. Nos légitimes réactions nationales ne peuvent être ignorées, et quand elles ont été nettement exprimées Washington comme Londres ont dû en tenir compte.

Les hommes d'Etat américains ont nettement senti qu'ils avaient atteint les limites de leur liberté d'action, aussi nous demandent-ils de décider nous-mêmes les conditions dans lesquelles nous pouvons faire avec eux une politique allemande.

Enfin par les Allemands eux-mêmes : les discours de M. Adenauer sont autant d'appels à la réconciliation franco-allemande, appels éloquents auxquels s'ajoutent de nombreuses autres manifestations du choix allemand en faveur de l'amitié française. M. Adenauer est soutenu dans sa politique par le haut clergé. Il l'est aussi par les industriels, les commerçants, les banquiers, qui viennent d'offrir à leurs collègues français d'ouvrir des conversations privées en vue de développer les échanges entre les deux pays. Et ceci en dehors des règlements possibles des problèmes charbon, acier et circulation rhénane. Et il s'agit là non point d'éventualités futures, mais d'une entreprise déjà commencée.

Pour courir la chance qui s'offre à nous, c'est affaire d'intelligence politique...

TCHOUNG-KING, SUR LE YANG-TSE, DONT LES NATIONALISTES EN DÉROUTE AVAIENT FAIT LEUR CAPITALE, A ÉTÉ ÉVACUÉE PAR LEURS TROUPES.

EN CHINE... DROLE DE GUERRE (*)

LE PLAN TCHIANG KAI CHEK

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

J'AI embarqué à Haïphong, et deux longues journées à bord de ce qu'on appelle pudiquement une chaloupe chinoise m'ont amené au bout de l'Indochine, à Moncay. Le voyage fut étrange. Il y eut d'abord en pleine nuit, dans un arroyo saumâtre du delta, le croisement de quelques dizaines de jonques énormes avançant, à force de grincements, comme un troupeau de bêtes. Puis la solitude de la baie d'Along, où les rochers se succédaient à l'infini comme autant de grains sur l'eau verte, mais notre embarcation continuait toujours, et, après Port-Wallut, les pitons calcaires qui crevaient la mer furent remplacés par de longues croupes boisées enfermant des nappes maritimes. C'était vraiment l'enchevêtrement de l'océan et de la terre. Et bien qu'on aperçût parfois la tache blanche d'un poste français le capitaine de notre minuscule bâtiment distribua de vieux fusils à ses hommes. On était entré dans une zone de pirates. Il fallut attendre la marée, remonter un fleuve, et ce fut enfin Moncay : il n'est aucun autre moyen de locomotion vers cette petite ville située à l'extrémité même d'une sorte de coin qui s'enfonce en Chine. L'aérodrome local est détrempé ; et quant à la route — c'est le début de la fameuse C. N. 4 — elle est tellement coupée de bacs et de gués qu'elle décourage toutes les volontés. En cas de nécessité, c'est par parachutage que seraient envoyés les renforts.

Monçay est seul face à la Chine, avec quelques centaines de légionnaires et un millier de « becs d'ombrelles » : ces derniers sont les partisans nung du commandant Sang (1), ainsi désignés parce que, dans la brousse de la montagne, les becs des ombrelles qu'ils portent sur l'épaule apparaissent avant les têtes. Il est bien une citadelle, mais ce n'est en fait qu'un quartier administratif et militaire à même la plaine, simplement protégé par un mur. Au mois de mars dernier une bande de pirates chinois réussit, par trahison il est vrai, à s'en emparer pour quelques heures. Maintenant cette enceinte est partout flanquée de blockhaus et de casemates. De quoi tenir quelques journées en face d'une agression massive jusqu'à l'arrivée des secours. Mais cette fois Moncay est dans l'attente non pas seulement d'irréguliers, mais des armées de Mao Tse Tung qui descendent par la côte et qui sont déjà à proximité de l'ancien territoire à bail de Kouang Tchéou Wang. C'est par la frange maritime que les divisions rouges vont aborder l'Indochine. L'inconnu est là, par delà la passerelle jetée sur la maigre rivière qui sert de frontière, il est dans la petite cité chinoise de Tong-hing, où flotte encore le drapeau nationaliste ; il est dans ces montagnes sauvages qui barrent l'horizon, dans ce fameux massif dit des Cent Mille Monts, qui sert de repaire aux bandes les plus diverses, les plus nombreuses se réclamant de l'obédience rouge. Il y a même un certain Chao qui se prétend sous-préfet communiste de la région. Cette situation facilitera d'autant l'avance des troupes rouges régulières du général Teheng-Ken, actuellement occupées à nettoyer la presqu'île de Liou-Tchéou, qui devait servir de réduit secondaire aux nationalistes : ceux-ci se préparent déjà à faire un « Dunkerque des Jonques » vers l'île de Haïnan.

Ainsi dans quelques jours, ou quelques semaines au maximum, les armées communistes seront devant Moncay. Il ne leur aura fallu guère plus de deux mois pour franchir, à pied, le millier de kilomètres séparant leurs bases de départ de ce terminus au moins provisoire, la frontière. Que d'événements entre temps ! La prise inopinée de Canton, les contacts en douceur avec Hong-Kong sous le signe commercial, et puis la poursuite d'un ennemi en retraite perpétuelle. A la vérité, plutôt que d'une classique victoire militaire, il s'agit d'un imbroglio bien chinois avec de vieilles rancunes, des calculs entrecroisés, des intrigues internationales et un mystérieux dessein, celui de Tchiang Kai Chek. Car en dépit des désastres apparents il ne semble pas que les nationa-

(*) Voir *France-Illustration* du 29 octobre 1949.

listes soient définitivement perdus. Du moins ont-ils encore quelque chance de résister un certain temps, peut-être jusqu'au retournement tant cherché.

LE « COUP DE CANTON »

La tragi-comédie a commencé à Canton. Fin août, le général Pai Chung Si infligeait aux armées communistes de Lin Piao un échec sévère qui semblait garantir pour longtemps la possession de la grande cité aux nationalistes. Et cependant, au début d'octobre, la ville tombait en quelques jours, avec une facilité dérisoire : il s'agissait d'une retraite volontaire sur des centaines de kilomètres faite par pure spéculation. Rarement aura-t-on assisté dans l'histoire à une entreprise plus aventureuse que celle d'un chef imposant aux troupes de son propre camp pareil abandon : une ville de 2 millions d'habitants, toute la côte de la Chine du sud, les meilleures voies de communication, la liaison directe avec Hong-Kong. Et cela simplement parce que Tchiang Kai Chek, usant de son droit divin de condottière, voulait recommencer presque aveuglément la grande aventure du réduit comme à l'époque héroïque de la résistance antijaponaise, une lutte simplifiée à l'abri des montagnes, faite avec un minimum de moyens, juste des hommes, des armes et du riz. Peut-être Tchiang Kai Chek espérait-il par une politique du pire — en faisant planer la menace du communisme sur toute l'Asie — provoquer la renaissance de l'ancien front commun avec anglo-saxons et français. La hardiesse est là — non pas laisser les événements réduire le territoire nationaliste jusqu'aux limites naturelles du réduit, mais faire de la contraction artificielle. Le « généralissime » en arriva à la mesure extrême de couper les vivres à l'armée Pai Chung Si pour l'empêcher d'assurer la défense de Canton et du Kouang-Tong. On connaît les suites de cette décision, à savoir la retraite sur le Kouang-Si, la chute de Canton, l'abandon de la côte. Maintenant les nationalistes sont bien arrivés au réduit, mais il leur faut, dans les semaines qui viennent, combattre pour l'existence même.

A vrai dire cette curieuse affaire est dominée par un phénomène de politique intérieure chinoise : la mission que s'attribua Tchiang Kai Chek au cours de ces derniers mois n'était pas seulement de faire un dernier carré contre les communistes, elle était bien davantage de redevenir le premier dans son camp, en abaissant encore une fois la féodalité militaire soulevée contre lui. En cela il était logique avec lui-même, car la grande tâche du « généralissime », toute sa vie, avait bien été l'unification de la Chine, mais à son propre profit. Pour cela il avait depuis vingt ans affronté les communistes en une lutte mortelle, mais pour cela aussi il n'avait cessé dans le camp nationaliste de réprimer ou d'abattre les seigneurs de la guerre. Cette hostilité persistante rejeta nombre de militaires, par ulcération, chez les communistes. Cela commença, après l'autre guerre, par les cadets de l'école de Whampoa — la pépinière nationaliste — qu'il avait maltraitée, et qui sont devenus depuis de grands généraux rouges. Combien d'autres en ont fait de même jusqu'au moyenageux Long-Young ! Mais la haine de ses pairs, les militaires chinois, a marqué même ceux qui n'ont pas osé s'associer aux rouges, et qui ont profité de la première occasion (la perte de Changhaï) pour s'affranchir d'une trop lourde tutelle.

On peut donc imaginer avec quels sentiments Tchiang Kai Chek subit sa quarantaine quand il dut se retirer au début de l'année. Maintenant, à la lueur des derniers événements, il apparaît que son dessein constant fut de rétablir son pouvoir par la ruse et la force dans le camp qu'il avait dominé si longtemps. Il est désormais possible de discerner les étapes de l'entreprise : 1° retraite de convalescence à Formose, avec création subséquente d'une force personnelle ; 2° au début de l'été, accord d'union nationale avec Li Tsong Jen, le président, réduit à implorer son aide ; 3° soumission progressive de ses adversaires nationalistes.

De fait le drame chinois se joue depuis 1920 avec les mêmes personnages. Toujours Tchiang Kai Chek s'était heurté à la camarilla du Kouang-Si sans jamais réussir à l'écraser. Vers 1930 celle-ci s'était même mise en révolte ouverte contre lui. La réconciliation contre les ennemis communs, que ce soient les japonais ou les communistes, s'était faite à coups de petites trahisons cachées. Mais en plus de ces petits tours de guerre il devait y avoir cet acte impardonnable de haute politique, Li Tsong Jen chassant Tchiang Kai Chek du pouvoir au début de l'année.

L'heure de la revanche allait venir, car le généralissime, en imposant l'abandon de Canton, remportait en fait une épreuve de force sur le général Pai Chung Si, soumettant celui-ci à un plan stratégique qui pouvait menacer dangereusement le Kouang-Si lui-même. Auparavant Pai Chung Si, en se retranchant obstinément devant la grande cité méridionale, avait cet objectif essentiel : défendre son fief kouangsinais, ce qui ne pouvait être fait pleinement qu'en conservant la couverture du Kouang-Toung, avec Canton et la zone maritime. Longtemps Tchiang Kai Chek avait protesté contre ce qu'il appelait une dispersion des forces, tout au moins un effort inutile : à quoi bon le port de Canton, disait-il, qui pouvait être aisément remplacé par un pont aérien ? Finalement, ce qu'il n'avait pu obtenir de bon gré il l'imposa par la contrainte, on a vu laquelle ! Du moins avait-il réussi à rabattre les forces de Pai Chung Si dans le fameux réduit : la défaite des nationalistes à Canton était un succès paradoxal et personnel de Tchiang Kai Chek.

UN RÊVE QUI S'EFFONDRE

Le « Généralissime » s'était engagé dans cette partie contre des risques immenses, contre un enjeu total, celui de sa propre cause. D'abord l'hypothèse mortelle d'un Li Tsong Jen ulcéré recommençant à traiter avec les communistes. De fait, des contacts furent pris. Il semble que ces approches aient abouti à une impasse ; encore une fois, les kouangsinais allaient donc être obligés de lier leur sort à celui de ce Tchiang Kai Chek qu'ils n'aimaient guère... Le « Généralissime » l'avait d'ailleurs confié à son entourage au moment critique : « Li Tsong Jen peut bien essayer de faire sa paix avec les communistes, il ne réussira pas mieux qu'il y a six mois, quand il envoya une délégation à Pékin. Le fossé entre eux est trop profond... Au contraire, Li Tsong Jen va être obligé de se rabattre sur moi pour tenir coûte que coûte dans son Kouang-Si. » A cet égard, jusqu'à présent tout au moins, Tchiang Kai Chek a eu raison : la retraite des armées nationalistes sur les « positions préparées à l'avance » s'est faite dans l'ordre, sans grandes pertes ni défections. C'est tout juste si les forces rouges les ont rattrapées, tellement le mouvement de recul a été prompt.

Cependant on peut se demander si le « coup de Canton », dans son audace même, n'a pas ébranlé profondément, par ses répercussions générales, la cause nationaliste non seulement en Chine, mais aussi dans l'univers. Il est manifeste que l'opinion chinoise s'est retournée de nouveau vers les communistes, car partout ils sont maintenant donnés comme vainqueurs. Même les milliardaires célestes, prudemment réfugiés hors des zones rouges, ont repris leurs avances, tel Miao, le roi yunnanais de l'étain, tel le très puissant chef de la colonie chinoise de Singapour. Sans doute tenteront-ils plus tard de grignoter le régime communiste, mais eux-mêmes ne seront-ils pas liquidés à ce moment-là ? En attendant cet avenir lointain et hypothétique le « Généralissime » risque bien de perdre l'appui précieux de la haute finance chinoise, surtout celle établie « outre-mer », désormais à la recherche d'un *modus vivendi* avec la nouvelle république populaire.

Plus grave va être le « dépannage » économique des communistes par Hong-Kong, désormais en contact direct avec eux. En fait, les Anglais n'avaient plus d'inquiétude dès avant la chute de Canton, car il semble bien que, depuis quelques semaines déjà, un *gentlemen's agreement* avait été réalisé. C'est pour la « face » que quarante mille Britanniques super-armés montèrent la garde sur la frontière, où arrivèrent en tout et pour tout un contingent de travailleurs politiques et soixante douaniers. Pendant ce temps, dans Hong-Kong même pas un trouble, pas une grève, pas même un cri séditieux : les communistes ont donc pleinement tenu leurs engagements récents. Bien plus, ils abattirent leurs cartes : j'ai assisté à Cham-Sung, petite localité chinoise au delà de la frontière, à la conférence de presse d'un commissaire politique : « Avant tout, nous voulons commercer avec Hong-Kong », ne cessa-t-il de répéter en leitmotiv. D'ailleurs dans tous les palaces anglais les agents des grandes firmes mondiales attendent le jour J du déclenchement des commandes. Les communistes, de leur côté, ont monté leur réseau d'achats selon la formule classique de quelques « acheteurs » semi-clandestins, eux-mêmes surveillés par des agents qu'ils ne connaissent pas. Déjà des ordres très importants ont été passés pour du matériel métallurgique, des carburants, des produits chimiques et des matières premières. Bientôt le blocus nationaliste, si effectif contre Changhaï, ne servira plus à rien, les marchandises couleront d'elles-mêmes jusqu'à Canton. En tout état de cause, Hong-Kong aura sauvé le régime de Mao Tse Tung menacé d'asphyxie économique : « Cela donnera bien six mois de sécurité à la colonie », confient les britanniques, pas autrement rassurés quant à l'avenir à plus longue échéance.

Dans ces circonstances on pouvait se demander si les nationalistes, victimes d'un rêve de Tchiang Kai Chek, n'allaient pas s'effondrer — d'autant plus que les communistes, au lieu de s'arrêter, après la victoire de Canton, pour la halte habituelle de regroupement et de réorganisation, se mettaient sans désemparer à attaquer le réduit lui-même. D'une part les armées communistes réussirent à pénétrer au Se-Tchouan en franchissant, au nord et à l'est, les gorges formidables où autrefois furent arrêtés les Japonais. Il s'agit là d'une campagne alimentaire, car si le riche et populeux Se-Tchouan, qui devait servir de grenier à riz pour tout le réduit, est perdu à son tour, il ne resterait plus aux dernières forces nationalistes qu'à mourir de faim sur les plateaux calcaires du Yun-Nan et du Kouang-Si.

LE KOUANG-SI, OBJECTIF N° 1

Cependant l'objectif essentiel demeure le Kouang-Si, ou plutôt le goulot de 500 kilomètres qui s'étire entre les premiers contreforts du Yun-Nan et la côte de la mer de Chine. A vrai dire, il ne s'agit même pas du « goulot » en entier — la frange maritime n'étant que la bordure déchiquetée et sauvage des Cent Mille Monts, où jamais n'est encore passée une armée. Seules de faibles unités pourront descendre le long de la mer jusqu'à Moncay ; elles y parviendront d'ailleurs facilement, car les nationalistes ont renoncé à défendre cette côte. Mais au delà du puzzle rocheux des Cent Mille Monts s'écoule, dans une sorte de trouée naturelle, le fleuve aux eaux sales, ce Si-Kiang qui, des centaines de kilomètres plus bas, deviendra la rivière des Perles. Là, de temps immémorial, est la grande voie de passage du Sud-Est asiatique pour les marchands de Canton comme pour les armées d'invasion — les dernières ayant été japonaises. Et ce sont de misérables bourgades de chaume et de boue qui commandent cette artère essentielle : Nanning, où commence la route de l'Indochine, vers la trouée de Lang-Son. Luchow, d'où part une autre route qui voici dix ans fut la fierté du Kuomintang : on y roulait déjà en voiture. Que les communistes s'emparent de Nanning et de Luchow, et ils seront à même de se redéployer à travers la Chine et l'Asie. On comprend donc que le Kouang-Si soit leur objectif N° 1, celui qu'ils poursuivent depuis la Mandchourie : l'assaut est donné par Lin Piao lui-même, avec ses meilleures armées. Mais contre Lin Piao — tout comme devant Canton — il y a Pai Chung Si, opérant cette fois au cœur même de son fief, au milieu d'une population qui est presque sa chose et où il peut recruter indéfiniment. Il parle de gonfler son armée de 300.000 hommes jusqu'à 700.000.

A LA FRONTIÈRE TONKINOISE

Coupés du monde extérieur, les nationalistes ne se font pas d'illusions : ils savent que réduits à eux-mêmes ils ne pourraient durer bien longtemps. C'est seulement par le port de Haïphong que peuvent leur parvenir le riz et les munitions qui sont les conditions majeures de leur résistance : bien plus, le Tonkin est l'assise territoriale qui commande géographiquement tout le système de la Chine du Sud — maintenant qu'elle est coupée de Canton. Mais il y a le problème de l'armée Pai Chung Si, de toute cette masse d'hommes armés qui, si elle était refoulée du Kouang-Si, voudrait pénétrer au Tonkin « pour continuer à se battre ». Il est évident qu'avec une pareille saturation la souveraineté franco-vietnamienne risquerait fort de devenir illusoire et que le Tonkin serait purement et simplement englobé dans le réduit nationaliste à la place des provinces chinoises défaillantes.

Il semble bien qu'en plein accord avec les Vietnamiens les Français sont fermement opposés à un pareil dessein : des instructions ont été données au

DANS LA RÉGION DE KUNMING, LES TROUPES NATIONALISTES, QUI UTILISENT LA VOIE FERRÉE DU YUN-NAN, ÉDIFIÉE PAR LES FRANÇAIS, SE RAVITAILLENT.

Corps expéditionnaire pour qu'il applique la loi internationale au cas où des forces nationalistes, en débandade ou simplement en retraite, se présenteraient à la frontière. Autrement dit, celles-ci seraient désarmées et renvoyées dans une autre portion du territoire nationaliste, le Yun-Nan ou l'île d'Haïnan.

En fait le problème immédiat pour les Français est de déterminer dans quelle mesure ils peuvent aider (par exemple en autorisant le transit des marchandises à travers le Tonkin) les nationalistes chinois, à condition qu'ils demeurent dans leur pays. La décision est d'autant plus délicate que les Anglais et les Américains ont adopté des positions opposées au fond à l'égard des nationalistes. A Hong-Kong les Britanniques, à l'abri de précautions militaires intenses, ont joué la carte des bons rapports avec les rouges sur la base de l'échange des services ou tout au moins de la non-exécution des mauvais coups : les uns engageant à « lâcher » les nationalistes, les autres à ne rien entreprendre contre l'îlot, et le tout aboutissant à l'essor du commerce. Quant aux Américains, toujours persuadés des mauvais desseins communistes à plus ou moins longue échéance, ils sont naturellement enclins à favoriser de nouveau leurs vieux alliés du Kuomintang.

Cependant Anglais et Américains, bien qu'ils divergent sur les méthodes, considèrent également la frontière tonkinoise comme le barrage nécessaire contre le flot rouge. Pour les uns et pour les autres le Yun-Nan constitue aussi un cas particulier. D'une part, les nationalistes ont entrepris de remettre en état la route de Birmanie, ce qui laisse supposer que les Britanniques ont conseillé aux Birmans de dégager le tronçon Rangoun-Mandalay, actuellement tenu par des rebelles « rouges ». D'autre part, les Américains essaient de persuader les Siamois de construire une route stratégique de Bangkok à Kunming. Or ces deux voies seraient les axes normaux d'invasion au cas où les communistes s'empareraient du Yun-Nan. On peut donc penser que les Anglo-Saxons sont également résolus à les écarter de cette plaque tournante de l'Asie. La ligne d'arrêt s'étendrait donc d'Haïphong à Kunming, selon un vieux plan du général Chennault, l'ancien chef des « Tigres volants », l'ami de Tchiang Kai Chek. Ainsi il y aurait quand même un résidu de réduit — même au cas où tomberait le Kouang-Si — où le Généralissime pourrait attendre la prochaine guerre mondiale, ce qui est sa grande idée. Dès lors la politique française pourrait être la suivante : diriger sur le Yun-Nan, où elle rendrait service à tout le monde, la fameuse armée Pai Chung Si, ce qui pourrait être fait par des conseils et quelques approvisionnements. Il suffirait de laisser Haïphong commercer librement, selon la méthode anglaise pour Hong-Kong. Tout cela avec la réserve d'usage en Chine, à savoir que Pai Chung Si ne finisse pas par s'entendre avec le régime de Mao Tse Tung.

LE GÉNÉRAL NATIONALISTE PAI CHUNG SI, QUI DISPOSE AU KOUANG-SI DE FORCES DISCIPLINÉES, SE HEURTE AU PLAN DE TCHIANG KAI CHEK.

CETTE GRAVURE DE L'ÉPOQUE REPRÉSENTE LA PROMENADE FAITE A ISMAILIA PAR L'IMPÉRATRICE ET LE KHÉDIVE LE JOUR DE L'INAUGURATION DU CANAL.

LE CANAL DE SUEZ

par LOUISE WEISS

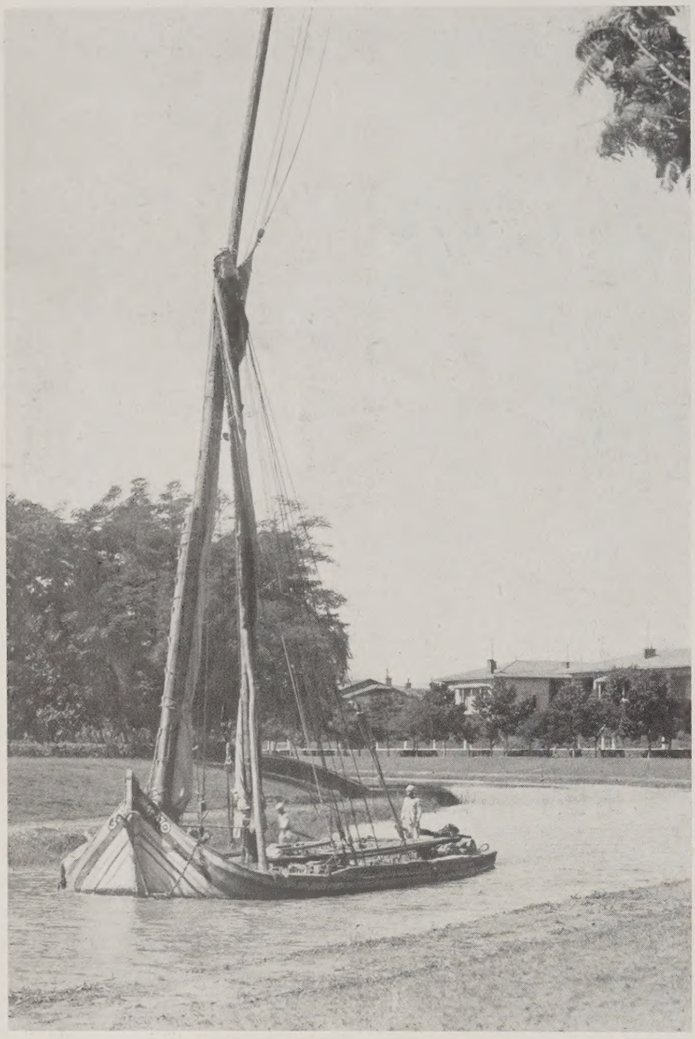
Le 16 novembre 1869, lorsque l'impératrice Eugénie, posant son ombrelle, regardait, des terrasses du pavillon construit en son honneur par le khédive, le canal dont elle venait d'inaugurer le percement, elle voyait un mince ruban d'eau couper en droite ligne les sables nus qui, depuis des temps immémoriaux, reliaient l'Afrique à l'Asie, l'Egypte à la Palestine. Le canal était étroit, beaucoup plus étroit qu'aujourd'hui. De ce pavillon d'Ismaïlia, actuellement dévolu à son médecin-chef par la compagnie, l'impératrice, des deux côtés du canal, à perte de vue, ne dominait que le désert, et, le long de la berge occidentale, la petite adduction d'eau douce dont l'établissement avait précédé et rendu possible la construction du canal. La ville d'Ismaïlia n'était pas encore sortie des dunes. Les bois de filaos — arbres importés de Madagascar à la suggestion du père de la seconde femme de M. de Lesseps, créole de l'île Maurice — ne chamarraient pas encore les environs de leurs longues et mélancoliques chevelures. L'impératrice ne pouvait prévoir qu'un hôpital merveilleusement aménagé s'élèverait un jour derrière son pavillon et qu'une route aussi bien entretenue qu'un autodrome d'Europe doublerait le canal de Port-Saïd à Suez, ni qu'un monument sabrerait le monotone horizon de ses deux pylônes élevés à la gloire de la défense de l'isthme pendant la première guerre mondiale. Pourtant, l'impératrice sentait, comme tout le monde civilisé de son temps, l'importance de la nouvelle voie offerte au trafic international grâce à la géniale persévérance d'un pionnier français. D'autres souverains s'étaient déplacés pour assister à cette sensationnelle inauguration, François-Joseph, le jeune et sémillant empereur d'Autriche, notamment, ainsi que le prince royal de Prusse et le prince des Pays-Bas accompagné de son épouse. Sa Majesté Britannique avait quelque peu boudé, mais son ambassadeur la représentait. Les fêtes coûteraient 4 millions de livres sterling. Six mille personnes assisteraient au bal donné en un palais magiquement surgi des sables.

Dès la plus haute antiquité le percement de l'isthme de Suez par une voie d'eau qui relierait la Méditerranée à la mer Rouge avait donc été envisagé. L'étroitesse de l'isthme, la basse altitude du terrain, le chapelet de lacs et de lagunes qui indiquait la voie à suivre représentaient autant d'excitantes facilités. Mais le climat était meurtrier, le sol, meuble, et l'absence d'eau potable constituaient une difficulté apparemment insurmontable. Les Pharaons, qui ne redoutaient pas les grands travaux, s'étaient contentés d'un canal reliant un bras du Nil à la mer Rouge. Ils perdirent, au cours des âges, près de 200.000 hommes à construire cette artère fluviale. Hérodote rapporte que deux trirèmes pouvaient passer de front sur ce canal.

Cette voie d'eau d'un intérêt vital fut comblée au VIII[e] siècle par un khalife en guerre avec Médine et La Mecque et qui espérait ainsi réduire les populations ennemies à la famine. Elle ne fut pas rouverte, sauf en certaines sections qui servirent aux ingénieurs de Ferdinand de Lesseps pour leur indispensable et préliminaire chemin d'eau douce. Napoléon Bonaparte, lui aussi, avait compris l'importance du percement de l'isthme et, dès son arrivée en Egypte,

LA MODESTE CHAMBRE DE FERDINAND DE LESSEPS EST PIEUSEMENT CONSERVÉE.

avait nommé une commission pour l'étude du problème. A la suite d'une série de calculs erronés, le président de la Commission, M. Lepère, conclut que le niveau de la mer Rouge dépassait de 10 mètres le niveau de la Méditerranée, que les craintes d'inondations exprimées par les anciens lui paraissaient justifiées et que le canal éventuel ne pourrait fonctionner qu'avec une suite d'importantes écluses. Les vues de M. Lepère, combattues en leur temps par Laplace et Fourier, furent définitivement corrigées par les travaux d'une société d'études d'inspiration saint-simonienne fondée en 1846, le percement de l'isthme de Suez faisant partie des travaux recommandés par Saint-Simon pour la régénération du monde. Ferdinand de Lesseps était un saint-simonien fervent et l'ami du vice-roi d'Egypte. A son tour, il entreprit l'étude du canal et se convainquit qu'il réussirait à mener les travaux à bien. Il fit part de ses projets aux chancelleries intéressées. Lord Palmerston, y voyant un regain

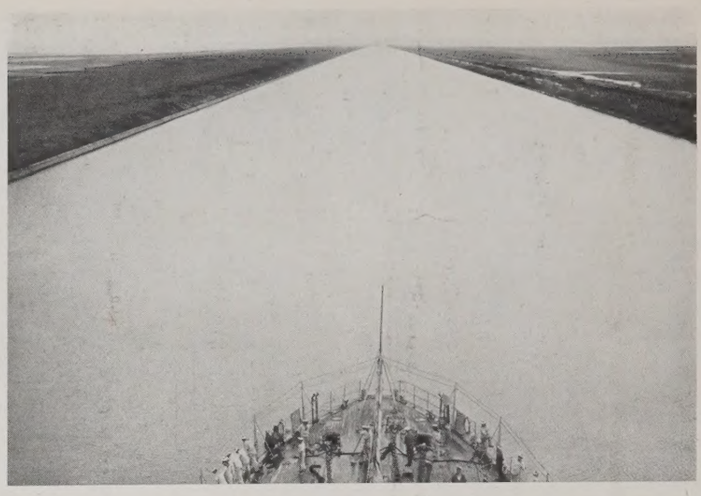


LE LONG DU CANAL ISMAILIEN GLISSE DOUCEMENT UNE BARQUE ÉGYPTIENNE.

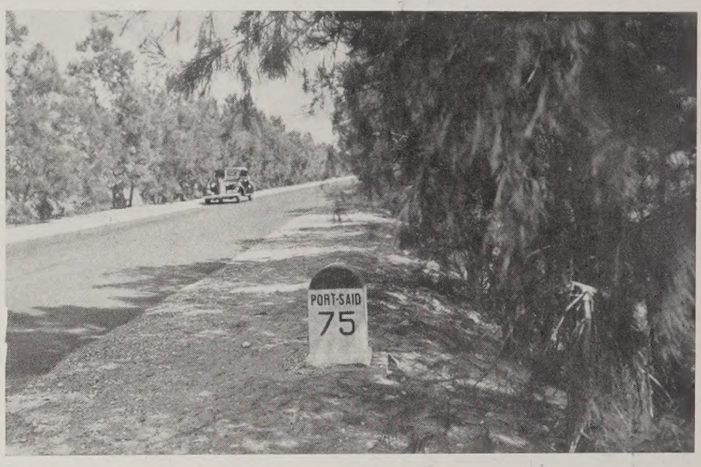
d'influence française dans le Proche-Orient, s'y opposa. Le sultan, qui avait autorité sur le vice-roi, grinça des dents. Le dynamisme de Ferdinand de Lesseps emporta tous les obstacles. Il obtint une concession d'exploitation de quatre-vingt-dix-neuf ans à partir de la mise en service du canal pour sa *Compagnie universelle*, au capital initial de 200 millions de francs répartis en 400.000 titres de 500 francs. En moins d'un mois, 314.500 titres avaient été souscrits, dont 200.000 environ par les épargnants français et 96.000 par l'Empire ottoman. Les capitalistes d'Angleterre, d'Autriche, de Russie, des Etats-Unis s'étaient abstenus. Le vice-roi acquit le paquet restant : 85.506 titres exactement. Ce paquet faisait partie des 176.602 titres que l'Angleterre, regrettant son abstention, et sur les instances de lord Beaconsfield, racheta pour près de 4 millions de livres au Khédive en 1875. C'est dire que la diplomatie ne s'était jamais désintéressée du canal. Au contraire. A mesure que se développaient les échanges internationaux et que se précisaient les intérêts des Etats, la géniale réalisation de Ferdinand de Lesseps augmentait d'importance. La concession qu'il avait obtenue se développait, se perfectionnait, grâce à une suite d'administrateurs diligents et soucieux de faire face aux besoins croissants du commerce avec l'Extrême-Orient. Le président actuel de la Compagnie, M. Charles Roux, ambassadeur de France, qui se trouvait à Ismaïlia lors de mon passage, me dit :

« Notre concession vient à son terme dans dix-neuf ans. Mais nous gérons les intérêts que nous détenons de si haute ligne sans tenir compte de cette échéance. Nous investissons, nous construisons, nous améliorons sans nous soucier d'une expiration de concession qui pourrait cependant nous induire à des économies. Mais nous aimons d'amour l'œuvre de Ferdinand de Lesseps. Nous en avons l'orgueil. Et nous savons bien que la prépondérance française dans la technique et les finances de la compagnie offre une manière de garantie internationale dont l'Egypte, puissance concessionnaire, n'aura jamais intérêt à se priver. »

Le président Charles Roux venait, en effet, plaidant le statut international



LE CANAL MARITIME, NON LOIN DE PORT-SAID, VU D'UN CROISEUR FRANÇAIS.



UNE BELLE ROUTE BORDÉE DE FILAOS DOUBLE LE CANAL DE PORT-SAID A SUEZ.

du canal, de conduire une négociation qui avait pour objet de soustraire ce statut aux lois nouvelles du gouvernement du Caire — lois ayant pour objet d' « égyptianiser » le capital, les cadres et la main-d'œuvre de toutes les sociétés étrangères. La présence de Chérif Sabry Pacha et de Fakhry Pacha, ancien ambassadeur à Paris, au sein du conseil d'administration du canal donnait d'ailleurs bien des garanties aux plus vétilleux, et les magnifiques réalisations qui, de Port-Saïd à Suez, jalonnent le canal, plaidaient éloquemment pour la thèse de la compagnie. Ces réalisations, je consacrai trois jours à les visiter. L'impératrice Eugénie en eût été éblouie.

PORT-SAID d'abord. Les bureaux et les demeures du personnel de la compagnie forment une véritable cité à l'intérieur de cette ville de 170.000 habitants qui n'a cessé de s'agrandir. Les magasins modernes et les buildings à profils de gratte-ciel contrastant avec les quartiers de style Second Empire qui s'étaient édifiés lors de l'inauguration du canal. L'église de ces anciens quartiers égayés par leurs places rondes, leurs balcons de fer moulé, voire de faux chalets suisses, est vouée à sainte Eugénie. La nouvelle cathédrale s'élève, au contraire, en bordure des belles avenues du quartier résidentiel actuel. Puis viennent les rues arabes et, enfin, *out of bonds*, le vieux quartier interlope dont la pouillerie dépassait de beaucoup celle du Vieux-Port défunt de Marseille et que la municipalité songeait à démolir, le considérant comme attentatoire à l'hygiène et aux bonnes mœurs.

Le caractère de Port-Saïd avait d'ailleurs beaucoup changé en ces dernières années. Les navires n'y charbonnaient plus. Le mazout et, surtout, les aménagements nouveaux du canal réduisaient d'autant la durée des escales. Il ne s'agissait plus de divertir à n'importe quel prix des voyageurs impatients. Quelques bazars ouvraient leurs portes, la nuit, pour vendre leur pacotille (américaine) aux voyageurs d'un bateau annoncé. Et c'était tout.

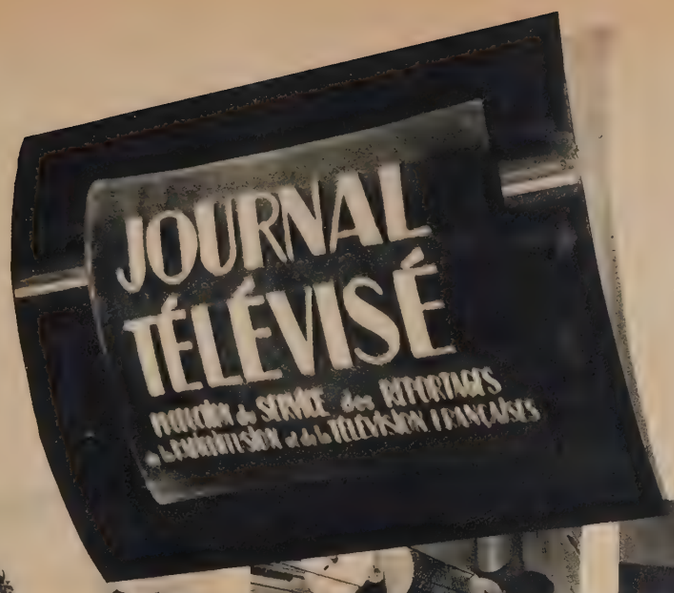
En 1870, 486 navires représentant 436.600 tonnes et 26.800 passagers avaient défilé. En 1900, c'étaient 3.441 navires représentant 9.738.000 tonnes et 283.000 passagers. Les deux grandes guerres mondiales et l'aviation n'avaient pas contrarié le développement du canal. 8.686 navires passaient en 1948. Et les droits de transit n'avaient pas cessé de diminuer. 10 francs-or par tonne demandés en 1870 par la compagnie étaient le maximum autorisé par les actes de concession pour les navires chargés. Depuis 1884, les navires sur lest bénéficient d'un tarif réduit qui est actuellement égal à la moitié du tarif plein. Aujourd'hui ces droits sont environ de 5 fr. 60 (or) par tonne. Grâce à la prudente gestion de la société, aucune augmentation de capital n'avait été nécessaire pour la modernisation de l'équipement du canal.

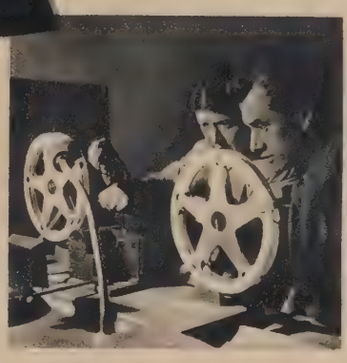
De la tour où j'étais montée je contemplai longuement la ville nouvelle qui s'était édifiée de l'autre côté de l'estuaire. Autre création de la compagnie, Port-Fouad complétait Port-Saïd par des ateliers de réparations, des logements confortables, des écoles, une mosquée, un club sportif et des ombrages qui semblaient des merveilles dans ces parages où le désert était toujours prêt à reprendre ses droits et où des tourbillons de sable obscurcissaient l'horizon dès que soufflait le Khamsin.

LA TÉLÉVISION FRANÇAISE A ATTEINT SA MAJORITÉ (*)

PROGRAMME : 300.000 FRANCS L'HEURE

PAR CLAUDE THOMAS





LES DIFFÉRENTES PHASES DU REPORTAGE « EN DIFFÉRÉ » : PRISE DE VUE AVEC UNE CAMERA DE CINÉMA ORDINAIRE. DÉVELOPPEMENT ET MONTAGE DES FILMS OBTENUS. EXAMEN DU TRAVAIL DE LA JOURNÉE. RÉDACTION DU COMMENTAIRE. RÉPÉTITIONS PERMETTANT LA SYNCHRONISATION DES TEXTES AVEC LES IMAGES PROJETÉES. L'ÉMISSION : IMAGES DIFFÉRÉES, COMMENTAIRE DIRECT.

SI j'achète un récepteur, en aurai-je pour mon argent ? » interrogent les bénéficiaires futurs de la télévision. Celle-ci pourrait répliquer, à la façon de Maître Jacques : « Je ferai de bons programmes... si vous me donnez de l'argent. » En ce domaine, en effet, tous les problèmes présentent, dès l'abord, un aspect financier. Le prix de revient d'une heure d'émission télévisée est sept ou huit fois supérieur à celui d'une heure radiodiffusée. Aussi les services de production se trouvent-ils placés devant un dilemme : émettre, chaque jour, de nombreuses heures, un programme médiocre, ou bien donner un bon programme durant une, deux ou trois heures.

La télévision française a opté pour la deuxième solution, soit : trois heures quotidiennes de programmes « valables », selon une expression en vogue. Ce qui ne veut pas dire, malheureusement, qu'elle dispose dès à présent des crédits nécessaires ! Le producteur américain engage pour une émission entre 3 et 9 millions de francs (une grande « première » pouvant atteindre 15 millions). Son confrère français obtient péniblement 80.000 francs... et se contenterait de 300.000 !

Depuis le 2 octobre la télévision émet donc vingt-deux heures chaque semaine, moitié *en direct*, moitié *en cinéma*. « Nous entrons dans la période d'exploitation normale, annonçait à la rentrée M. Jean Luc, directeur des programmes de la télévision. Nous entendons produire un spectacle régulier, dont les qualités et la variété soient suffisantes pour satisfaire un public. Nous nous efforcerons de réaliser des programmes plus intéressants, distribués d'une manière plus efficace. » Depuis deux mois la télévision fonctionne « normalement ». Tous les efforts tentés n'ont pas été couronnés d'un égal succès, mais les résultats obtenus sont encourageants. La télévision française s'est nettement orientée vers les normes d'un service public quotidien.

LE TÉLÉ-JOURNAL QUOTIDIEN

Lorsqu'à l'occasion du dernier Tour de France il fut procédé aux premiers essais de *journal télévisé*, on affichait quelque scepticisme. « C'est un tour de force que nos moyens matériels ne permettront pas de réaliser régulièrement », disaient les uns. « Plus tard, beaucoup plus tard », affirmaient les autres. Cela se passait voilà six mois. Aujourd'hui, le télé-journal « tombe » tous les soirs, de 21 heures à 21 h. 15, et il a déjà à son actif plusieurs « numéros sensationnels » : *Grand Prix de l'Arc de Triomphe, Crise ministérielle, Catastrophe du Constellation Paris-New York.*

L'idée de « téléviser l'information » fut conçue à peu près simultanément en France et aux Etats-Unis, mais nous n'avons rien à envier cette fois à nos amis américains pour la rapidité de la réalisation, grâce à un fructueux travail d'équipe entre le directeur du journal parlé, M. Gayman, et M. Luc, qui confrontaient le « point de vue : journal » et le « point de vue : cinéma », grâce à un jeune reporter de la radio, Pierre Sabbagh, qui n'hésita pas à se « jeter à l'eau » et à faire face, seul d'abord, aux difficultés que d'aucuns jugeaient insurmontables ; grâce enfin à *l'utilisation du film 16 millimètres*, qualifiée d' « impossible », puis de « difficile », et que chacun s'accorde aujourd'hui à considérer comme « la formule économique, rapide et élégante ».

« Il ne s'agit pas, précise M. Jean Luc, de renoncer au « miracle » de la télévision, de la transmission instantanée d'un événement. Mais a-t-on songé au nombre de spectateurs qui peuvent être présents devant leur récepteur au moment précis où se produit l'événement important ? » On peut donc consentir au « différé », c'est-à-dire au reportage *filmé* au moyen d'une camera ordinaire, et réserver le « direct » au grand reportage prévu à l'avance. Pour l'information quotidienne le film suffit et permet de monter chaque soir une émission convenable. Il est seul capable, en outre, d'illustrer le commentaire politique. Il est enfin aisément complété par des *documents d'actualité*, prêtés à la télévision par la presse filmée ainsi que par d'autres documents empruntés à la télévision britannique et aux services américains en vertu d'accords basés sur le principe des échanges internationaux. Certes, le télé-journal ne dispose pas encore de moyens suffisants : il n'a pas pu encore lancer sa deuxième édition : celle de 12 h. 30. Il a dû retarder également l'intégration à ses programmes d'une partie photographique animée au moyen de certains procédés. Mais les problèmes techniques soulevés par ces différentes améliorations sont à l'étude. Le journal télévisé n'a pas renoncé à ses ambitions initiales. Il espère pouvoir présenter bientôt une illustration de l'actualité, de toute l'actualité, plus audacieuse même que les programmes analogues diffusés par la télévision américaine.

ŒUVRES POUR ICONOSCOPE

La télévision entend s'engager en France dans l'utilisation de ses ressources propres. Sur le plateau de télévision diverses cameras peuvent enregistrer simultanément le jeu des acteurs sous des angles et des éclairages différents.

(*) Voir *France-Illustration* du 19 novembre 1949.

LA SÉLECTION DES IMAGES A TRANSMETTRE S'EFFECTUE DANS CETTE CABINE DE RÉGIE DOMINANT LE PLATEAU OU LES IMAGES PROVENANT DES DIVERSES CAMERAS, REÇUES SUR DES ÉCRANS SÉPARÉS, PEUVENT ÊTRE « MÉLANGÉES ».

Les images provenant de différentes cameras transmises à une *régie*, sur des écrans séparés, permettent un choix des *mélanges*, qui fournissent à la réception les effets de surimpression, de fondu, utilisés en cinématographie. Mais il est possible de réaliser des « truquages » particuliers dont voici un exemple :

« Puisque vous êtes... » est l'une des nouvelles émissions qui se servent des ressources conjuguées de la cabine de régie, du plateau et de deux cameras braquées sur des scènes différentes. « Puisque vous êtes... jolie, jalouse, sentimentale... » est la transposition, en télévision, du magazine féminin. Elle consiste essentiellement *pour le son* en un dialogue entre le scénariste, invisible, et les personnages du plateau ; *pour l'image*, en une succession de scènes en opposition du type : « Ne faites pas... mais faites... »

Ces nouvelles productions, faites pour l' « iconoscope », doivent dans les prochains mois permettre l'apparition de programmes inédits.

LE PROBLÈME DU SPECTACLE TÉLÉVISÉ

« La télévision tuera-t-elle le théâtre et le cinéma ? » Cette question, souvent posée, appelle quelques remarques. A partir du moment où l'on projette des images sur un écran, en noir et blanc surtout, il est indispensable de les présenter selon les règles qu'impose le découpage cinématographique. Contrairement à une opinion fort répandue, si l'on place une ou deux cameras

LES PROGRAMMES DE LA TÉLÉVISION ÉDUCATIVE SONT APPRÉCIÉS DE TOUS LES PUBLICS

DANS CE PETIT CAFÉ DE BANLIEUE, LA SÉANCE DE TÉLÉVISION SEMBLE NOUS REPORTER AU TEMPS DES PREMIÈRES PROJECTIONS DU « CINÉMATOGRAPHE ».

de télévision dans une salle de théâtre, on n'obtient pas sur le récepteur une « représentation théâtrale » mais une sorte de grotesque parodie jouée par de minuscules personnages de 2 centimètres de hauteur, dotés de voix relativement terrifiantes. Quelles que soient son imagination et sa bonne volonté, il n'est pas possible à un spectateur assis devant un écran de 20 centimètres de se croire devant une scène de théâtre de 20 mètres. On a dit beaucoup de mal du théâtre filmé, on n'en dira pas trop du théâtre télévisé. A dire vrai, il n'existe qu'un moyen pour téléviser directement une pièce de théâtre : placer les caméras sur la scène même, suivre les acteurs dans leurs jeux de scène, s'en approcher pour obtenir des « gros plans », en un mot opérer sur la scène du théâtre comme sur un plateau de cinéma. Or il n'est pas un directeur de salle ni un spectateur qui accepterait semblable intrusion.

Il reste à la télévision une solution : reconstituer chez elle, sur son propre plateau, la pièce qu'elle désire diffuser, ce qui implique : décors, éclairages, machinistes, répétitions, c'est-à-dire frais considérables. Non, les salles de théâtre n'ont pas à redouter la concurrence prochaine de la télévision.

« Il n'en va pas de même, dira-t-on, pour le cinéma. » Sans doute utilise-t-on, trop facilement peut-être, le film à la télévision. Il serait aisé, cependant, de répondre à ceux qui prédisent la mort du cinéma que les habitués renonceront difficilement à l'ambiance d'une salle publique. D'autre part, le « gag » qui fait rugir une salle entière ne peut produire le même effet sur un spectateur isolé devant son récepteur. Enfin on ne reste pas trois heures durant devant un récepteur de télévision, les yeux rivés sur un petit écran, sauf peut-être durant la première semaine qui suit l'achat du poste récepteur.

Cinéma et télévision n'ont pas le même public ; le premier s'adresse aux seuls citadins, la seconde sera particulièrement appréciée dans les banlieues lointaines et à la campagne ; 15 % des familles françaises vont régulièrement au cinéma, 80 % « pourraient » disposer d'un appareil de télévision, comme elles disposent d'un poste de radio.

Loin de se combattre, ces deux modes de production artistique devraient tirer profit de leurs techniques voisines. Or jusqu'à présent la télévision est débitrice ; elle a profité de l'expérience acquise par le cinéma. Elle continue d'utiliser — de moins en moins il est vrai — le film comme matière première. Mais le cinéma sera bientôt payé de retour car la caméra électronique, à vision directe, donnera à ses metteurs en scène la possibilité de juger de la valeur d'une séquence *avant de la tourner*, de gagner du temps, donc de l'argent.

Peut-être même le cinéma en viendra-t-il à adopter les moyens de production nouveaux créés par la télévision ! Une toute récente invention permet en effet de filmer l'image obtenue sur l'écran de télévision et de profiter ainsi de tous les avantages de la caméra électronique. Développé dans une machine ultra-rapide, le film obtenu peut être à son tour projeté, *moins d'une demi-minute après le passage de l'image sur le tube de télévision.*

L'utilisation des nouveaux appareils, réalisés simultanément en France et aux Etats-Unis, assurera ainsi la transmission à peu près immédiate d'un programme de télévision dans une salle publique *sur grand écran.* Dans ces conditions l'accord devrait se faire très prochainement en France entre les services de la télévision et la production cinématographique.

Notons enfin que le problème des relations entre la télévision et la radiodiffusion, associées et placées sous une direction unique, ne saurait se poser... dans la mesure, du moins, où l'Etat, dont elles dépendent toutes deux, accordera à la première les subsides indispensables.

LA TÉLÉVISION DITE « ÉDUCATIVE »

« Au service de l'éducation de nos enfants ou de la culture du grand public, la télévision offre de nouvelles et merveilleuses possibilités », écrivait récemment l'un des dirigeants de la rue Cognacq-Jay.

« L'affaire est tellement grosse que nous ne savons pas encore comment la mener, mais il est possible que le programme publicitaire devienne bientôt l'élément essentiel du spectacle télévisé », affirmait au même moment, de l'autre côté de l'Atlantique, le représentant d'une firme publicitaire.

Ces deux déclarations évoquent un même problème : la télévision constituant un instrument de propagande et de publicité d'une puissance inégalée, qui l'utilisera ?

On choisit un livre, un journal, le film que l'on ira voir, on peut « faire marcher la radio » sans vraiment l'écouter ; le récepteur de télévision, en imposant quotidiennement ses images, peut créer non seulement une manière de voir, mais aussi de penser. L'entrée du récepteur dans un foyer peut amener une sorte de révolution dans la vie familiale. Il n'est que de voir les articles qui paraissent à ce sujet, chaque semaine, dans les magazines américains. L'un traite de la nouvelle disposition des pièces et du mobilier dans l'appartement en vue de permettre la meilleure utilisation possible d'un *living-room* transformé en salle de cinéma. L'autre annonce l'installation prochaine d'écrans de projection au plafond des chambres à coucher pour remplacer le livre de chevet. « Le problème de la surveillance des enfants ne se pose plus, affirme un troisième : installés devant un écran, les enfants les plus turbulents restent désormais immobiles et silencieux pendant plusieurs heures. L'écolier ne flâne plus en sortant de classe, il se précipite vers le récepteur qui lui apporte la suite d'un *western* à épisodes. »

C'est à dessein que nous avons réservé la question de la télévision éducative.

La production française s'est signalée, à cet égard, par la variété de ses expériences. Les émissions « éducatives » se sont écartées de la conférence, du cours scolaire, elles ont joué par rapport à l'émission artistique un rôle analogue à celui du documentaire par rapport au grand film. Les titres des émissions présentées sont significatifs : « La Farce et Molière » (montage de scènes jouées en studio et de projections commentées). « Une Saison en enfer », de Rimbaud, « les Trésors du musée de Vienne », « la Technique de l'estampe ». La dernière en date des émissions scientifiques avait attiré à l'hôpital des Enfants-Malades toute la presse parisienne, venue assister pour la première fois, *en prise de vue directe*, à une nouvelle opération chirurgicale. Cette initiation culturelle doit trouver des compléments appréciés dans les « conseils » de puériculture, d'hygiène, d'orientation professionnelle, etc.

De tels exemples prouvent que les services de la télévision française sont animés des meilleures intentions ; encore convient-il de se demander s'ils pourront les mettre à profit. « La télévision est maintenant assez grande fille pour se conduire en toute indépendance », disait son directeur... il faudrait ajouter : « à condition de lui fournir le moyen de gagner sa vie. »

QUI ASSURERA L'AVENIR DE LA TÉLÉVISION ?

La télévision exige des investissements considérables qui ne sont d'aucun rapport pendant les deux ou trois premières années d'exploitation. Réalistes, nos amis américains engloutissent depuis deux ans des millions de dollars dans cette entreprise : compagnies de radio, presse, cinéma, firmes publicitaires augmentent démesurément leur budget « télévision », tandis qu'acteurs, musiciens et metteurs en scène acceptent des cachets dérisoires par comparaison à ceux offerts à Hollywood. Simplement parce que tous veulent « être là » au moment proche où l'entreprise sera devenue rentable. Il fera bon, alors, de disposer d'une minute de publicité bien placée, ou avoir contrat en poche !

En Grande-Bretagne prévaut une solution de « raisonnable économie », sous le contrôle de l'Etat : télévision et radiodiffusion forment une Société nationale financée par les usagers, au moyen d'une taxe, et par le parlement, qui vote des crédits d'équipement. La taxe était cette année de 2.000 francs, les crédits de 700 millions.

En France la télévision a vécu jusqu'à présent « à la petite semaine », sans jamais très bien savoir quelles seraient ses ressources ni qui les lui fournirait. Aux termes d'un projet de *société d'économie mixte*, elle devrait pouvoir bénéficier des crédits et des initiatives privés. Ce projet abandonné dans les cartons d'une « commission », le budget de 1949 devait lui apporter 750 millions. Le parlement a refusé ces crédits. En fin de compte, elle a obtenu — arraché, devrait-on dire — au cours de l'année 1949, 228 millions pour les installations, l'exploitation technique, l'exploitation artistique et le personnel ! Or en 1950 elle a besoin de 2 milliards environ d' « équipements », son budget d'exploitation technique doit être doublé, celui des programmes, triplé. Ces chiffres doivent être rapprochés de ceux publiés dans le plan Monnet qui promettait : 7 milliards d'exportations de matériel, 18 milliards de vente de récepteurs. Le nombre des récepteurs en utilisation dans la région parisienne, c'est-à-dire en France, est évalué à une quinzaine de mille. Nous sommes loin encore, sans parler des Américains, des 120.000 récepteurs britanniques. On invoque habituellement les prix d'achat trop élevés. Il convient, à ce propos, de signaler l'évolution très nette à laquelle on assiste depuis la rentrée. On trouve actuellement un « grand tube » pour 80.000 francs, un « petit tube » pour 50.000. Or les constructeurs évaluent à 8 millions le nombre des acheteurs possibles. Il est donc permis de penser que l'évolution amorcée pourrait se précipiter si une crainte ne retenait encore le public : celle de posséder, d'ici quelques mois, un matériel démodé. A quoi il est raisonnable de répondre que « Paris-Tour Eiffel 455 » doit fonctionner pendans dix ans encore — qu'un transformateur de standard permettra sans doute de recevoir du 819 avec un 455 — et qu'en fin de compte l'intérêt des constructeurs pourrait être de recourir à un échange standard satisfaisant pour le vendeur comme pour l'acheteur.

Faut-il rappeler que voilà deux ans les « téléspectateurs » américains n'étaient pas plus de 15.000, et qu'ils sont aujourd'hui plus de 2 millions ? Est-il chimérique de concevoir, toutes proportions gardées, un essor comparable en France ?

Aujourd'hui, la télévision a fait ses preuves, sur le plan artistique comme sur le plan technique. Un plan cohérent d'équipement de la France existe. Des échanges de programmes sont prévus avec l'étranger.

Les constructeurs français n'attendent que l'occasion de produire en série. Le public français et étranger attend les programmes de la télévision. On ne comprendrait pas qu'elle se vît refuser des crédits indispensables. De toute façon 1950 doit être pour nous l'année de la télévision.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

CHAQUE DIMANCHE, DÉSORMAIS, LES SPECTATEURS POURRONT RECEVOIR A DOMICILE UNE « MESSE TÉLÉVISÉE ».

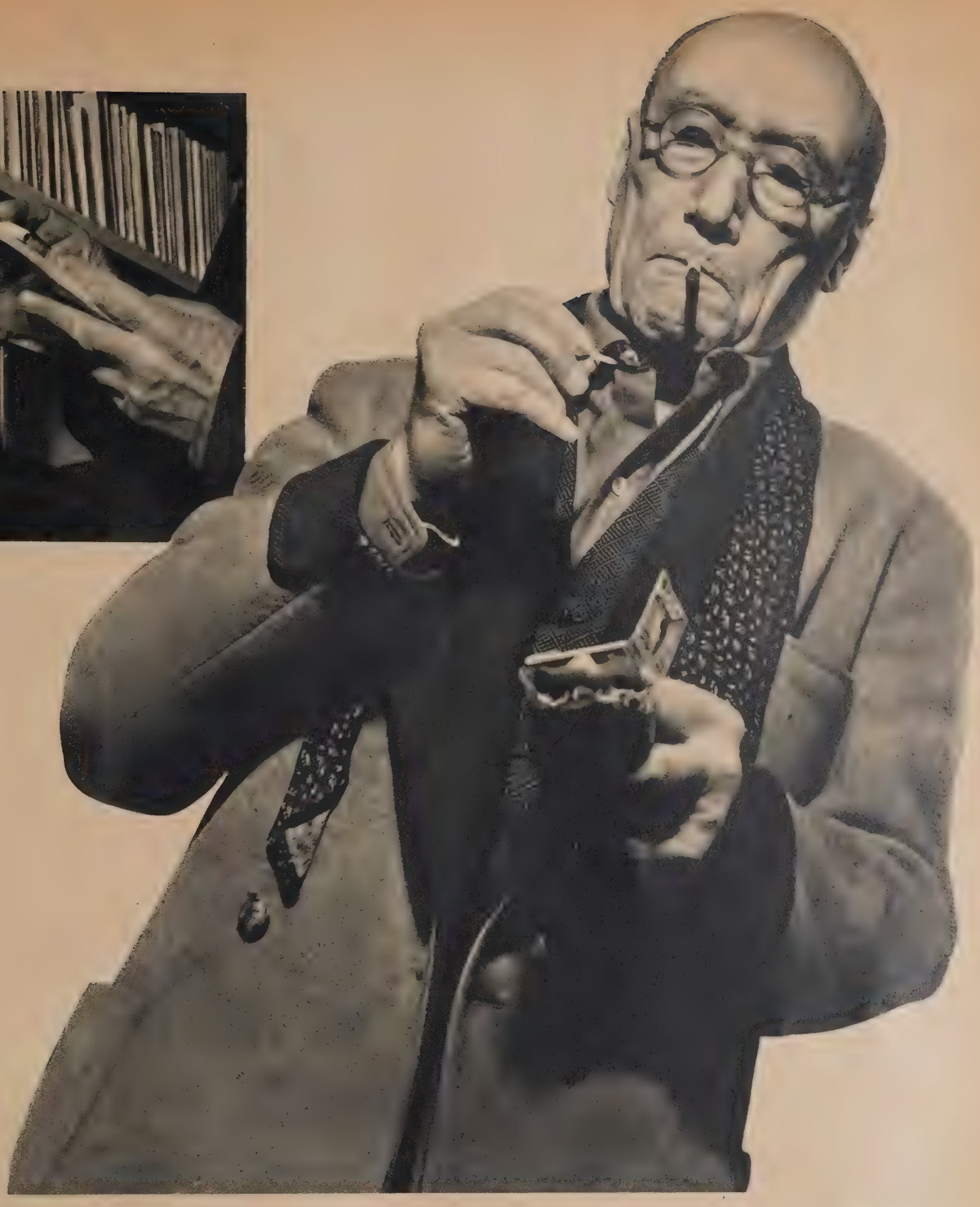
PARMI LES NOMBREUSES PERSONNALITÉS PRÉSENTES, ON RECONNAIT CI-DESSUS : Mme RYSSELBERGHE ET ARNOLD NAVILLE. MM. JEAN SCHLUMBERGER ET FRANÇOIS MAUR M. PAUL LÉAUTAUD DANS UN GROUPE. LE RECTEUR SARRAILH ET LE PROFESSEUR CO

ANDRÉ GIDE PLONGÉ AVEC MARC ALLÉGRET DANS LES PROBLÈMES DU JEU D'ECH

A LA BIBLIOTHÈQUE S

VALENTINE HUGO (A DROITE) S'EXALTE DEVANT TANT DE THÈMES A ILLUSTRATIONS.

DEVANT LES VITRINES OU S'INSCRIVE LES ETAPES D'UNE LONGUE MISSIO



Photographies *France-Illustration* et Interfoto.

NTE-GENEVIÈVE : EXPOSITION ANDRÉ GIDE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

On a célébré le 22 novembre les quatre-vingts ans d'André Gide. C'est un jubilé auquel il convient d'être attentif, pour considérer cet anniversaire et ce qu'il représente parmi d'autres.

Voilà environ quatre-vingts ans en effet qu'est née une génération d'écrivains qui ont illustré magnifiquement notre littérature. Cela s'est produit de part et d'autre de 1870. En 1868 est né Paul Claudel ; en 1869, André Gide ; en 1871, Marcel Proust et Paul Valéry ; en 1873, enfin, le dernier, mais non le moindre, Charles Péguy. Leurs génies sont très différents, parfois même en vive opposition. Il est permis cependant de les rapprocher. Ces cinq contemporains sont tous des auteurs de grande taille, quand ce n'est pas de première grandeur. Certains sont des novateurs dont les audaces, soit en poésie, soit en prose, ont déconcerté le public qui les a vus paraître. Ce n'est qu'à partir de 1920 que leurs œuvres ont commencé d'occuper la place considérable qui leur revient. Il a fallu cinquante ans pour que débouche en pleine lumière cette génération qui est apparue au seuil de notre siècle comme une des plus glorieuses que notre littérature ait connues.

Certains de ces écrivains, disons-nous, sont des novateurs puissants. André Gide moins qu'un autre, ajouterons-nous. Et de moins en moins, à mesure qu'il a avancé en âge. Il a débuté à l'avant-garde de la poésie, c'est-à-dire en symboliste fervent. Or, quand il nous a donné, voilà quelques mois, une anthologie de la poésie française, c'est presque un monument d'académisme qu'on a vu ériger par ses soins. Sa prose limpide est peut-être la plus parfaite qu'un Français écrive de nos jours. Mais il n'est rien, dans son ordre classique, qui fasse songer à l'art révolutionnaire d'un Péguy ou d'un Proust.

Aussi bien, ce qui fait la valeur propre de Gide, c'est peut-être moins son art d'écrivain que son constant effort pour que l'art soit absolument fidèle à la vérité de la vie. Il a écrit des romans, des pièces de théâtre, des essais. Aucun de ces ouvrages ne s'impose comme une œuvre d'art considérable qu'on puisse comparer, par exemple, au théâtre de Claudel, au roman proustien, à l'épopée de Péguy. Le maître livre de Gide, à la vérité, c'est son journal. Et l'on serait presque tenté de dire que tout est plus ou moins « journal », en tout cas confidences, dans tout ce qu'il a écrit.

Si Gide s'est assez vite détaché du symbolisme — qui à vrai dire avait fini sa course — c'est donc que nul art à ses yeux (fût-ce l'art infiniment raffiné qui l'avait d'abord séduit) ne devait l'emporter sur l'art de vivre. Et cela impliquait que la vérité sur la vie, c'est-à-dire d'abord sur la sienne propre, fût exprimée à tout prix.

Le culte de la vie et le désir passionné de la sauver de la mort peuvent conduire à des aspirations religieuses vers l'éternité. C'est ce qui est arrivé pour André Gide chaque fois que sa ferveur s'est orientée vers le christianisme, notamment quand il écrivit *Numquid et tu*. Mais il a renoncé finalement à toute idée de salut pour s'établir aussi sûrement que possible dans le bonheur terrestre. C'est la conclusion de son *Thésée*.

LE DESSIN FRANÇAIS A BRUXELLES

Depuis le début de novembre une exposition organisée par le gouvernement français et le gouvernement belge attire au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles un public nombreux et fervent. On n'a pas oublié que grâce à la courtoisie d'un pays ami nous avons pu cet hiver admirer à la Bibliothèque Nationale une suite d'œuvres dues à de grands peintres de l'école flamande. Aujourd'hui, par réciprocité, nous envoyons des maîtres français en ambassadeurs chez nos voisins. Ils se présentent là-bas sous l'aspect le plus propre à faire connaître l'intimité de leur génie : le dessin, cette écriture dont tout véritable amoureux de l'art aspire à être le graphologue. Deux cent vingt-quatre feuillets sur lesquels la réalité et le rêve sont exprimés par les procédés les plus divers — pierre noire, mine de plomb, sépia, sanguine, lavis à l'encre de Chine, aquarelle — donnent de plusieurs de nos authentiques créateurs une idée aussi exacte que séduisante et résument cinq siècles de production. Non seulement les musées de Paris, mais aussi quinze de nos musées de province ont été mis à contribution ; des collectionneurs d'ici et d'ailleurs ont entr'ouvert leurs précieux portefeuilles ; Vienne, Berlin, Rotterdam, Brunswick, Londres, Stockholm, Haarlem comptent parmi les prêteurs. Ce cabinet de dessins (comme l'on disait autrefois) présentera sa magnificence provisoire à Rotterdam du 24 décembre 1949 au 31 janvier 1950. De ce bel effort il restera d'ailleurs un durable témoignage : le catalogue de l'exposition n'est pas seulement un album qui retient le regard, mais aussi un essai bien documenté qui invite à méditer sur l'évolution et l'unité de l'art français.

Raymond Lécuyer.

Degas. « Portrait de Manet vers 1864-1865. »
(Collection E. Rouart.)

Ecole de Fontainebleau. « La Chasse de Diane. » (Collection Rubien. Musée de Rennes.)

P. Puget. « Etude pour Milon de Crotone. »

Watteau. « Etude d'hommes assis. » (Cabinet des dessins, Berlin.)

CREIXAMS AIME LES COMPOSITIONS COMME CE « BALCON » DE PALAMOS.

LA PASSION TAUROMACHIQUE DE L'ESPAGNE S'EXPRIME DANS CETTE « CAPEA ».

CREIXAMS, ENTRE MM. HERVÉ (A GAUCHE) ET PETRIDÈS, SERRE LA MAIN A M. COISSAC, ROLAND OUDOT ET ROGER WILD. LE PEINTRE ENTRE Mme BERNARDOT ET M. AYMÉ.

LE PEINTRE REVIENT SOUVENT AUX FIGURES ET AUX PAYSAGES DU PAYS NATAL.

EXPOSITION CREIXAMS

« UNE PEINTURE FRANÇAISE DE SÈVE ESPAGNOLE », (MARCEL AYMÉ)

Ce vernissage, l'autre semaine, rue La Boétie, avait tout l'aspect d'une « première très parisienne ». Dans un aimable et gai tohu-bohu, des notabilités de la rampe et de l'écran y coudoyaient des romanciers, des journalistes et aussi, naturellement, des peintres. Les camarades du Montmartre d'antan étaient descendus de leur colline pour entourer Creixams, qui accueillait les visiteurs, tout épanoui au milieu de ses vibrantes espagnolades. On repérait çà et là de mondains profanes, charmés d'apercevoir sur la cimaise comme dans la salle de jolies femmes, un peu surpris de trouver dans un tel lieu, et en notre temps austère, de la peinture facilement accessible, où s'exprime sensuellement la joie de vivre, mais séduits par la palette chatoyante de Creixams, le brio tapageur avec lequel sont brossés des sujets « plus espagnols que nature », comme dit le préfacier de l'artiste, Marcel Aymé. Et des amateurs appréciaient telle ou telle petite toile où sont notées finement, avec une verve plus contrôlée, les impressions que le peintre rapporte parfois de son pays natal.

R. L.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

AUTOUR DE L'ARTISTE Mmes GABRIELLE TASSIN, G. LERYS, P. CORBIÈRE, L'ACTEUR HABIB BENGLIA.

DES ENFANTS ET UNE ÉTOILE

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

par MARTINE CADIEU

Ils sont le cœur d'enfance de Paris. Une force vivace dont on ne pourrait se passer. Ils se hâtent sur des routes inconnues à la façon des adolescents qui courent en se tirant par la main, et tentent de nous entraîner. Nous attendions avec impatience leur retour d'Amérique. Auraient-ils grandi ? Non. Ils sont les mêmes, ne cherchent pas à rivaliser avec leurs aînés de Monte-Carlo et de l'Opéra. Mais poursuivent farouchement leur but : créer une œuvre originale.

Ils nous ramènent leurs « devoirs de vacances ». Chacun joue à avoir l'air appliqué. Et le sérieux du « petit lord » — Neslie Caron — ou la tendresse grave de l'étoile — Irène Skorik — font sourire. Dans un décor de Cecil Beaton, murs verts aux portes blanches, battantes, c'est une suite d'exercices sages. On retrouve, avec la fine musique de Walton, cette atmosphère silencieuse des maisons au cœur de l'été, lorsque les enfants travaillent. La chorégraphie de John Taras est désinvolte, légère, un peu hachée cependant...

Beau contraste avec « Till Eulenspiegel ». Jean Babilée chorégraphe ordonne à Jean Babilée danseur des glissades et des bonds prodigieux. Till démon, apprenti sorcier, enfant terrible. Till suppliant, touchant, pathétique, sauvé de la mort par son amour si pur... Petite flamme rouge qui crépite parmi ce décor de kermesse dont les couleurs sont des lumières de vitrail. (Keogh a trouvé des rouges et des bleus éclatants). Babilée a su rendre à merveille toutes les respirations musicales. L'esprit de Strauss renaît avec acuité sous les pas du danseur et de ses partenaires (H. Constantine, D. Darmance, E. Vallée).

Doit-on demander plus profond au chorégraphe ? Depuis *Œdipe et le Sphynx* les ballets ont choisi ce dénuement un peu schématique qui dépayse parfois, mais garde un caractère linéaire voulu.

« Le réparateur de radios » vit d' « amour et d'eau fraîche ». Autre contraste ! Si Till glissait vers la pantomime (évolution implacable de la danse) ce ballet dérive vers le cinéma américain et l'acrobatie de music-hall. Idée charmante du jeune couple pauvre, mais riche d'amour. Trouvaille de la radio qui parle. (Mais le ballet a-t-il besoin de la parole ?) Jolie virtuosité de Teddy Rodolphe et de Danielle Darmance selon les lignes périlleuses que leur dessine John Taras. Belle musique de Jean Rivier. Mais il faut un tel art pour transfigurer les gestes de la vie quotidienne ! Le thème banal qu'Elsa Triolet développe avec poésie et complaisance dans le programme ne peut ouvrir aucun horizon, et même la fraîcheur fuit cette pièce où s'enlacent deux acrobates.

Un artiste qui n'arrive pas à retrouver le miracle et désespère. C'est « le peintre et son modèle ». L'idée est belle et irréalisable. Il faudrait l'immobilité de drame intérieur, la douloureuse impuissance. Il n'y a ici que « transes » ! La chorégraphie (de Massine pourtant) est à la fois pauvre et tourmentée. Skorik et Algaroff se cherchent à travers des crises vaines.

Yvette Chauviré, étoile filante de l'Opéra, est revenue danser pour nous. De nouveau, le visage grave, profond, attentif. De nouveau, le corps qui vibre comme une corde, et cette palpitation de la danse à laquelle on ne peut résister. Cette pureté de style, ce sens de la ligne que possède Chauviré étaient mis en relief par la belle chorégraphie de Gsovsky. Skouratoff, réponse vivante, dansa avec élégance ce nouveau « grand pas classique » dont la musique était empruntée à Auber l'ancien.

On revient de ces soirées comme d'un voyage, car danseurs et danseuses ont recomposé pour nous un univers. On se souvient de feux d'artifice, de fougue, de cris d'enfance inouïs, et pourtant on garde au cœur le désir d'une autre évasion plus profonde.

TAMARA TOUMANOVA

REÇOIT LE PRIX « GISELLE »

Le visage hagard, les grands yeux sombres dont le regard cherche désespérément un ciel, le masque pathétique à l'ombre des cheveux défaits, les bras tendus, les mains aveugles, c'est Tamara devenue Giselle, dans la scène de la folie...

L'âme ressuscitée, le grand oiseau blanc au monde de Willies, cette réponse tout intérieure, tout irréelle au cri du prince qui aime une morte, c'est encore elle...

« J'ai tant de fois dansé ce ballet, dit-elle... Et pourtant j'ai toujours un peu peur ! Je souffre tant quand je suis Giselle ! Giselle, c'est tellement la vie ! Je pense à toutes les petites Giselle si pures qui voient se déchirer leur bel amour. »

Il est vrai que le public ne se lasse pas de voir ce ballet. Une foule de très

BICHE VIVANTE, FONTAINE, L'OMBRE DE TAMARA HANTE LE PALAIS BLANC.

jeunes vient y rencontrer son rêve. Ceux qui sont plus âgés y retrouvent leur enfance. Car Giselle ressuscite et l'on peut, alors, croire au miracle.

Tamara Toumanova, qui vient de recevoir avec une grande gravité le prix « Giselle » (son pied sera moulé en bronze et posé sur un socle de marbre de Carare), adore parler de son enfance. Celle-ci a pourtant été difficile, faite de lutte et de pauvreté.

« Peut-être ces heures si dures m'ont-elles permis plus tard de comprendre les personnages pathétiques que je devais incarner.

» J'étais si petite lorsque j'ai commencé que je m'habillais sous la table. J'aimais tant danser !... Quand je parle de la Tamara de cinq ans c'est comme si je parlais d'une petite sœur. »

La petite sœur regarde-t-elle son aînée danser les yeux presque fermés, recueillie, avec cette âme qui tremble derrière son visage ?

M. C.

Photographies Lido.

Les moissons, les battages et les labours n'ont plus de secrets pour les jeunes gens, qui s'initient également a l'artisanat rural.

LA JEUNESSE RURALE

par Henri Joubrel

Des statistiques affirment qu'en France, depuis 1910, 2 millions d'hectares ont été abandonnés et que, depuis vingt ans, 650.000 paysans ont quitté la terre. Dans les Côtes-du-Nord, par exemple, 5.000 ruraux chaque année changent de métier.

Ce sont surtout les jeunes, on s'en doute, qui vont chercher en ville un travail moins rude et des loisirs plus agréables.

Tenus au courant des progrès de la technique (et ils le furent souvent pendant l'occupation par de jeunes ouvriers réfugiés parmi eux), ils s'exaspèrent de ne pouvoir, soit en raison de l'opposition de leurs parents, soit en raison d'obstacles matériels insurmontables, réaliser dans l'exploitation familiale les améliorations qui leur paraissent indispensables.

Influencée aussi sur les bancs de l'école primaire par les instituteurs, la jeunesse des campagnes s'est émancipée et désire ne plus vivre une existence indigne (selon elle) d'être vécue.

Les filles, plus encore que les garçons, subissent l'attirance urbaine. Leur coquetterie ne peut plus s'accommoder de besognes accablantes poursuivies dans l'inconfort. La plupart espèrent épouser un homme de la ville ou tout au moins cherchent leur délivrance dans un quelconque métier de bonne à tout faire, de vendeuse de magasin, de serveuse de restaurant ou d'ouvrière d'usine.

Qui oserait nier que dans beaucoup de régions rurales, et en dépit de quelques efforts dispersés, les conditions de vie n'ont pas beaucoup changé depuis des siècles ?

Il existe encore des hameaux et des « écarts » non électrifiés, des fermes où bêtes et gens vivent en commun, où les enfants sont élevés avec les gorets, des maisons d'où il faut aller chercher l'eau à plusieurs centaines de mètres... Beaucoup de chemins sont impraticables tout l'hiver et feraient s'embourber un tracteur. Or si trois chevaux — ou un cheval et deux bœufs — doivent travailler deux jours et demi pour labourer un hectare, le même résultat est obtenu en une demi-journée par un tracteur ! Combien de petites municipalités demeurent insensibles à ce raisonnement !

Sait-on que la Suisse compte, proportionnellement à la superficie de la France, seize fois plus de machines agricoles modernes ? Nos paysans comprennent dans l'ensemble l'avantage qui résulterait pour eux d'aligner leur équipement sur celui des autres nations, mais, ou bien des difficultés purement topographiques s'opposent à l'emploi des machines désirées, ou bien l'électricité fait défaut, ou bien les moyens pécuniaires manquent. Et les jeunes se découragent.

On a beaucoup parlé des fortunes scandaleuses amassées par les paysans, de leur « lessiveuse à billets ». Sans doute beaucoup d'entre eux (surtout dans les régions de vignes, de fruits et de produits maraîchers) ont profité de la misère alimentaire et ont fait payer aux citadins des prix proportionnés à leur soif et à leur faim. Mais beaucoup sont restés honnêtes et tous ont dû acheter au marché noir certains des instruments nécessaires à la poursuite de leur exploitation.

On ne doit pas ignorer non plus le cours actuel du bétail et des machines agricoles. Pour qu'un jeune rural puisse actuellement s'établir il lui faut disposer de plusieurs millions de francs !

POUR ENDIGUER L'EXODE RURAL

Cet état de choses explique les revendications des mouvements de jeunes ruraux. L'un de ceux-ci est catholique : c'est la Jeunesse agricole chrétienne (J. A. C.). L'autre est d'obédience marxiste : la section agricole de l'Union républicaine de la jeunesse de France (U. R. J. F.), surtout prospère dans les régions de grande propriété.

Ces mouvements réclament notamment l'institution du *salaire différé* permettant de verser aux jeunes une somme d'argent correspondant à celle qu'ils auraient gagnée s'ils avaient été payés par leurs parents pendant

les années précédant leur majorité. Ils mènent campagne pour que les jeunes ouvriers agricoles aient leur temps de travail limité à 2.400 heures par an, que leurs salaires soient égaux à ceux des jeunes ouvriers du bâtiment, pour qu'ils bénéficient du repos hebdomadaire et des congés annuels.

Ils demandent aussi le *prêt aux jeunes ménages* par l'Etat ou des caisses de crédit (1).

Mais avant tout cela ils insistent pour que des *bourses d'études* soient attribuées aux meilleurs des adolescents de souche rurale, leur permettant de s'inscrire aux écoles d'agriculture. Celles-ci (qui reçoivent d'ailleurs un certain nombre de candidats urbains en mal de diplôme après un échec au baccalauréat) ont un nombre de places très insuffisant : à peine un millier, y compris les cinq écoles d'industrie du lait et une école de bergers. Des cours par correspondance ou même par la radio ne changent pas beaucoup la situation, et l'on estime que seulement 4 % des filles et 5 % des garçons reçoivent un enseignement agricole moderne.

Quel moyen, cependant, pour retenir les jeunes à la terre !

Des réformes d'ensemble, visant aussi les adultes, aboutiraient au même résultat.

La propriété rurale se trouve dans notre pays morcelée à l'extrême. Prenons l'exemple du Morbihan. Il compte 57.000 exploitations d'une moyenne de 12 hectares. Soixante seulement d'entre elles couvrent une superficie de plus de 100 hectares.

Pour pallier les inconvénients de ce fractionnement, la Confédération générale de l'agriculture a favorisé les coopératives d'achat : par groupes de sept, les cultivateurs acquièrent des tracteurs ou des outils agricoles.

Dans certaines régions les ruraux se sont organisés pour mettre en commun leurs moyens de production, et parfois même leurs terres. Mais, très rapidement, le désir d'une reprise d'indépendance s'est manifesté, ce qui semble

(1) Ce prêt a été accordé sur la base de 350.000 francs, avec un taux d'intérêt de 2 %. Mais le crédit affecté à cet usage ne permet de verser qu'un petit nombre de bourses. L'U. J. R. F., par exemple, réclame que ce crédit soit multiplié par cinq, que les bourses soient portées à 500.000 francs et que le taux d'intérêt ne soit que de 1 ou 1,5 %.

signifier — toute considération politique mise à part — que le paysan français s'accommoderait mal du kolkhoze russe !

L'instabilité de l'exploitant rural contribuait aussi pour une large part à l'évasion des campagnes. Comment s'intéresser à une entreprise quand on ne sait pas si, quelques années plus tard, on en aura conservé la responsabilité ?

Le statut du fermage, en prolongeant la durée des baux, est venu procurer au fermier des garanties pour l'avenir, l'incitant par là à mieux s'installer, à engager plus de dépenses pour améliorer le rendement de ses terres et le confort de son nid familial.

Toutes ces réformes ne peuvent entraîner que d'heureux effets sur l'orientation professionnelle des fils et des filles d'agriculteurs.

LES LOISIRS

Mais une autre transformation doit aussi être opérée : celle des loisirs.

Les jeunes ruraux ne resteront à la terre que si des distractions de bonne qualité peuvent leur être offertes. Nos bourgs ne reçoivent la plupart du temps que des films de la dernière catégorie ou des tournées de vaudevilles militaires. La bibliothèque, quand il y en a une, est d'une pauvreté désespérante. Jamais de concerts, jamais de conférences.

Certes nous devons veiller à ne pas considérer le problème avec notre optique de citadins. Il n'en demeure pas moins vrai que les moyens de culture intellectuelle sont les mêmes pour la campagne que pour la ville. La partie de boules dominicale, le café ou le bal-musette ne sauraient suffire à élever un être humain.

Il faut favoriser l'équipement de bibliothèques circulantes, de maisons de jeunes, de « foyers ruraux ». Il faut encourager la création de stades, de piscines, la naissance d'équipes sportives (la Direction générale des sports s'est attelée à cette tâche) comme d'équipes artistiques.

Succédant aux patronages et aux cliques, les mouvements de jeunesse, à cet égard, jouent déjà un rôle capital. Dans certaines régions ils ont instauré le « sport rural », sorte d'hébertisme pratiqué avec les instruments agricoles (charrettes, essieux, bâches, civières pour le transport des fourrages).

Ils ont remis en honneur les traditions folkloriques : chants, danses, coutumes diverses. Ils organisent l'été de grandes « fêtes de la moisson », où des chars célèbrent la beauté du travail de la terre. Le cultivateur est fier de voir son gars sur un attelage joliment décoré. L'hiver, de petits groupes de jeunes gens vont de hameau en hameau donner de joyeuses « veillées »... Jamais un tel effort n'avait été aussi bien mené.

Il est donc permis d'espérer que, si des progrès législatifs interviennent parallèlement, la fierté de son métier sera peu à peu rendue au paysan, et que dans l'avenir les jeunes ruraux chercheront moins dans nos cités un bonheur que leurs habitants n'y trouvent guère.

Photographies A. D. E. P., R. Manson, *France-Illustration*.

APPELÉS PAR LES TROMPETTES DEVANT LE CHAPITRE DU TASTEVIN, M. VAN BOETZELAER (EN HAUT, A DROITE) ET M. RANDOLPH CHURCHILL (EN BAS, A GAUCHE) ONT ÉTÉ SACRÉS GRANDS OFFICIERS PAR M. RODIER, GRAND CHANCELIER. A BEAUNE, LE MINISTRE, M. SCHNEITER, DÉCORE SŒUR BERTHE.

LES TROIS GLORIEUSES DE BOURGOGNE

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

Le 16 novembre 1934 une vingtaine de journalistes français et étrangers étaient conviés à assister aux Quatre Glorieuses de Bourgogne. Et, très intrigués, nous débarquions en ce 16 novembre à Nuits-Saint-Georges, où s'ouvrait la série de ces quatre journées, pleines jusqu'au bord de libations, de banquets, de visites dans les caves. Sagement depuis, revenant à la véritable tradition de juillet, on les a ramenées à trois. La guerre les interrompit, mais dès 1946 la tradition refleurissait.

De quoi s'agit-il ?

Le mois de novembre — « à la Saint-Martin on goûte le vin » — était depuis 1559 à Beaune une époque de haute festivité marquée par la vente, devenue célèbre, des vins des Hospices.

UNE DÉGUSTATION DANS LES CAVES DES HOSPICES.

D'autre part, depuis 1923, les vignerons s'assemblaient à Meursault pour la paulée, repas de corps qui suivait jadis les vendanges. Enfin, en 1933, le syndicat d'initiative de Nuits-Saint-Georges décidait, sur la proposition de MM. Faively et Rodier, de créer une confrérie analogue aux grandes sociétés bachiques de jadis. Et, dès 1934, les trois côtes de cette magnifique province — Beaune, Nuits et Meursault — fraternellement unies, créaient leurs dionysiaques.

Pèlerins de Bourgogne, tastevin en poche en guise de coquille, nous avons quitté Paris de grand matin. Mais le soleil boude. Après une halte à Avallon nous arrivons, la bouche fraîche et le nez au vent, en cette ville de Beaune, dont les toits patinés, les tours, les vieux logis gardent un charme inexprimable.

Il faut taster le vin nouveau à l'exposition des halles. Les rouges ont une robe somptueuse, de la sève et promettent beaucoup. Les blancs se révèlent à la fois distingués et corsés. Malheureusement ils seront assez rares. Les chablis, enfin, flèche dorée de la cathédrale bourguignonne, sont en tous points réussis : une très grande année pour eux.

AU CLOS DE VOUGEOT

Puis, dans un crépuscule pluvieux, nous filons sur le Clos de Vougeot, siège de la confrérie du Tastevin. La belle façade Renaissance du château, les pignons et les toits aigus des celliers se découpent et s'argentent sous les feux des projecteurs. C'est la cohue des grands jours — plus de 500 convives — autour des tables alignées dans l'immense cuverie des moines, aux poutres apparentes, aux fenêtres rondes, aux pressoirs géants. Au-dessus de l'estrade, où le grand conseil siégera, s'inscrit la devise de la compagnie : « Jamais en vain ! Toujours en vin ! »

Il y a là S. E. le baron Van Boetzelaer, ambassadeur des Pays-Bas, M. Randolph Churchill, fils du grand homme d'Etat, M. Pierre Schneiter, ministre de la Santé publique, des délégations belge, britannique, suédoise, suisse et jusqu'à la B. B. C. de Londres.

Un bon menu — traditionnel — orchestré d'un chablis 47, d'un meursault-genevrières 46, d'un volnay-Clos-des-Chênes 47, d'un nuits-saint-georges 28, d'un grand-échézeaux 29. Belle proportion ascendante...

Aux alentours de 11 heures, intronisation de l'ambassadeur et de diverses personnalités. Trompes de chasse, airs de fanfare, entrée solennelle du grand conseil en robe pourpre bordée d'hermine, le grand maître le cep en main. De l'humour et aussi, au passage, des choses sérieuses. Nous apprenons notamment que l'Ordre a essaimé en Belgique et y possède une commanderie analogue à celle qui fut fondée avant la guerre à New-York.

LA JOURNÉE DE BEAUNE

En ce dimanche 20 novembre, le ciel toujours maussade semble vouloir narguer le vin. Il consent néanmoins à épargner l'émouvante cérémonie qui va se dérouler dans la cour fameuse des Hospices, près du vieux puits dont l'eau s'écoule depuis un demi-millénaire. Là, Sœur Berthe, supérieure de la communauté où elle vit et se dévoue depuis cinquante ans, reçoit la Légion d'honneur des mains du ministre de la Santé publique. Des drapeaux, des gardes, des clairons, une foule innombrable et, contre les galeries de bois, d'admirables tapisseries des Flandres et des Gobelins qui palpitent comme des ailes. « Fermez le ban ! » Sœur Berthe a vécu sa minute de gloire...

DE LA COUR LA FOULE SUIVIT LA VENTE.

L'après-midi, en contraste, se révèle haute en couleur. Le déjeuner a échauffé les cœurs, rougi les faces. Par parenthèse, nous l'avons dégusté dans un cadre exquis, désuet et charmant du Grand Siècle, à l'Hospice de la Charité, à l'autre

Sous la pluie, M. Pierre Schneiter, ministre de la Santé publique, décore Sœur Berthe.

bout de la ville, où des orphelins couchent dans des lits de chêne ciré, étroits et précieux, qui ont trois cents ans. Un cru entre tous admirable nous y a été servi : un beaune 1943, cuvée des Dames-Hospitalières, chaud comme l'été, parfumé comme le printemps, vraiment parfait.

Cependant la foule a envahi la cuverie de l'Hôtel-Dieu, où la vente des vins tient ses assises. On y vend aux enchères, le deuxième ou le troisième dimanche, les vins des 40 hectares de vignes légués par Nicolas Rolin et d'autres bienfaiteurs aux Hospices. C'est au profit des malades et des pauvres qu'un comité — présidé de droit par le maire, mais dont le vice-président, aujourd'hui M. Drouhin, demeure à la tâche quelquefois une vie entière — gère le domaine et le fait fructifier.

Dans la vaste cuverie, une foule, à la fois grave et bourdonnante, s'entasse devant la longue table du comité et fait craquer les tribunes. Les enchères volent, le marteau du commissaire-priseur s'abat et se lève, la flamme de la petite bougie rituelle s'allume et s'éteint tour à tour. Et les prix escaladent allégrement une vertigineuse échelle sur laquelle s'inscrivent les noms glorieux des cuvées Nicolas-Rolin, Guigone-de-Salins, Rousseau-Deslandes, Dames-Hospitalières... Le total a atteint cette année 21.707.080 francs.

A la nuit nous nous retrouvons dans les caves des Hospices. Des voûtes majestueuses, des tapisseries royales au long des murs, et, sur les tables, d'innombrables chandeliers de cave aux flammes jaunes. S. E. le baron Van Boetzelaer préside, ayant à ses côtés le jeune sénateur maire de Beaune, M. Duchet, le fondateur avec M. Chanson d'une compagnie de grande classe sur laquelle nous reviendrons un jour, celle des *ambassadeurs du vin*. Des chants, des harangues, de la gaîté, mais aussi, peut-être à cause de l'importance du cadre, des vastes dégagements, une impression de grandeur qui évoque les fastes et les festins — celui du Paon par exemple — de l'ancienne cour des ducs.

A LA PAULÉE DE MEURSAULT

La Paulée de Meursault, c'est la frairie vigneronne, le souvenir du repas qui jadis terminait les vendanges. La coutume s'en était perdue. Un animateur, le président du syndicat d'initiative, M. Jacques Prieur, la ressuscita en 1923. Depuis, elle a dix-huit fois renouvelé ses agapes. Ici c'est la gaîté, la cordialité, la joie large et débridée. Il y a une règle qu'on inscrivait naguère à l'entrée de la salle : « Que chacun apporte sa bouteille. » Et chacun de choisir, en un coin de sa cave, ce qu'il a de plus curieux ou de plus rare. De table à table, les verres se choquent.

Cependant, tandis qu'on nous sert un fort beau menu très réussi, je fais oraison et dresse un bilan. Ces trois glorieuses, instituées il y a quinze ans, ont rendu d'éminents services. Sous un aspect parfois débridé et fol, elles ont restauré un esprit et des traditions. Elles ont aussi servi à l'étranger le renom de la France. Des ambassadeurs, des ministres, des académiciens ont été reçus ici. Des fêtes se sont ordonnées et amplifiées. Et c'est fort bien.

Mais peut-être est-il un point où il faut savoir s'arrêter. Un vieux proverbe rouergat dit en son patois savoureux : « Trop de gens gâtèrent la foire ! » Trop de monde, à mon sens, aux réceptions de Clos de Vougeot, trop de convives sous les voûtes de Beaune. La gastronomie y perd parfois — et c'est dommage. La Bourgogne, maître ès gueulardise, ne doit pas souffrir une imperfection. De même, cinq ou six vins de choix valent mieux que douze à quinze crus servis précipitamment et dont certains, qui n'ont pas de nom de terroir mais un nom de négociant, nous gênent.

Amis bourguignons, ne froncez pas le sourcil. Si on vous parle ainsi, c'est qu'on vous aime et qu'on vous admire. Sur ce, emplissons nos verres et « beuvons », comme disait l'autre.

Photographies Keystone.

MANIFESTATIONS FRANÇAISES A LIÈGE

Répondant à une invitation des Amitiés françaises, le général Kœnig est venu faire à Liège une conférence où il a évoqué ses souvenirs de chef militaire, en même temps qu'il formulait ses espoirs dans une Europe nouvelle. Le général Kœnig y a traité le problème allemand avec l'autorité que lui donnent son expérience et sa connaissance approfondie du sujet.

A l'occasion de cette visite les autorités liégeoises avaient organisé diverses manifestations qui furent autant d'occasions pour les personnalités officielles et pour la population d'exprimer au général Kœnig leur respectueuse admiration et de marquer leur fidèle attachement à notre pays. *France-Illustration* avait tenu à recevoir dans sa maison de la grande cité wallonne l'illustre soldat. Il y fut accueilli par nos collaborateurs locaux et salué par notre ami George Adam. Dans sa réponse, le général souhaita plein succès aux efforts entrepris pour renforcer et développer l'amitié traditionnelle franco-belge.

George Adam, qui fut appelé à faire les honneurs de notre maison au général Kœnig, vient de recevoir à Namur le prix de l'A. P. I. A. W. pour un livre intitulé *les Pluvinages*, décerné par un jury composé d'écrivains des deux pays. Ce prix important couronne un roman où s'affirme vigoureusement le talent de George Adam, à qui incombe, on le sait, le soin délicat de diriger nos suppléments théâtraux et littéraires.

Le général Lambert, le général Kœnig et M. Reners, président des Amitiés françaises.

Notre collaborateur George Adam félicité a Namur par M. Camille Engelmann, fondateur du prix décerné par l'A. P. I. A. W.

NICOLAS FLAMEL, QUI PASSA POUR AVOIR TROUVÉ LA PIERRE PHILOSOPHALE.

UN VIEUX RÊVE DES ALCHIMISTES EST RÉALISÉ

LA SYNTHÈSE DE L'OR

par PIERRE DEVAUX

UNE surprenante nouvelle scientifique — la plus « historique », probablement, d'un siècle déjà fertile en miracles — a marqué la semaine qui vient de s'écouler. Parlant à Washington devant un auditoire de savants et de journalistes, un haut fonctionnaire de la Commission atomique a déclaré que les physiciens américains étaient parvenus à *faire de l'or*.

Du point de vue scientifique, la « synthèse atomique » de l'or n'est nullement révolutionnaire ; elle n'est pas plus surprenante que celle du plutonium, que nous réalisons journellement dans les piles atomiques. Economiquement et politiquement, c'est une autre affaire ; avec l'or étalon disparaît le dernier « pivot » intangible de la machine économique mondiale, le seul indiscutable parce qu'ici soustrait aux manipulations humaines. Et le philosophe a aussi son mot à dire ; car n'est-ce pas le Grand Œuvre des alchimistes qui vient de s'accomplir par des voies cette fois étrangères à toute préoccupation morale ?

COMMENT TRAVAILLAIENT LES ALCHIMISTES

Il ne faut pas mésestimer les alchimistes. C'étaient des esprits « polarisés » dans quelques directions particulières, trop ouverts aux doctrines les plus diverses et auxquels n'ont manqué qu'un peu d'ascèse intellectuelle et l'habitude de la méthode expérimentale pour accomplir de grandes choses. A eux conviendrait la définition que Voltaire donnait de Pic de la Mirandole, savant *de omni re scibili... et quibusdam aliis !*

L'idée du Grand Œuvre procédait des croyances aristotéliciennes concernant la nature des choses physiques et leurs relations avec les choses morales. Les alchimistes admettaient les quatre « éléments » d'Empédocle, universellement répandus, et qui se combinaient pour former tous les corps : à peu près comme nous pensons aujourd'hui que les protons et les neutrons suffisent pour construire tous les noyaux d'atomes de l'univers.

Un corps quelconque était ce que l'on appelait un « mixte ». Certains mixtes étaient si fortement agrégés qu'ils se retrouvaient dans un grand nombre d'opérations ; c'étaient les « ternaires » : soufre, mercure et sel.

Panthéistes à leur manière, les alchimistes pensaient que la matière possède vie et âme. Chaque substance se reproduisait selon sa « semence » ; dans la terre les métaux se multipliaient, expliquant la formation des mines.

« Souviens-toi, dit l'épître d'Isis, que l'homme engendre l'homme ; le lion, le lion ; le chien, le chien ; ainsi que l'or produit l'or. »

« LE DOCTEUR FAUST DANS SON CABINET », EAU-FORTE DE REMBRANDT.

LES MAGICIENS ET LEURS POUVOIRS ONT INSPIRÉ LA VERVE DE BREUGHEL.

La fameuse *pierre philosophale* était une « semence » préparée sous forme de poudre et que l'on enveloppait d'un peu de cire avant de la projeter dans du mercure ou un métal « inférieur » en fusion. Le métal se transformait alors intégralement en or. Le célèbre Helvétius, médecin du prince d'Orange, aurait ainsi réussi, en 1666, à transformer une once et demie de plomb en or d'un haut titre. La composition de la pierre philosophale demeure, bien entendu, un mystère, mais elle résultait, suivant les doctrines, de l'union « d'un soufre et d'un mercure ».

Arrêtons là ce bref aperçu des doctrines alchimiques, où se présente trois fois le mot *mercure*. On sait que c'est à partir d'un isotope du mercure que les savants américains viennent de réussir à fabriquer de l'or : il serait

peut-être imprudent de parler ici de coïncidence. La « parenté » entre l'or et le mercure, tout voisins dans le tableau atomique de Mendeléieff, était déjà connue des alchimistes ; et cela ne laisse pas d'être assez troublant.

LA « SYNTHÈSE ATOMIQUE » DE L'OR

Dès 1919 Rutherford obtint la première *transmutation* réalisée de main d'homme, en « bombardant » l'azote au moyen de particules à grande vitesse émanant de substances radio-actives. En 1932 l'azote put être transmué en oxygène par un bombardement « alpha ». On apprit ensuite à transformer le béryllium en carbone, le phosphore en silicium radio-actif, etc.

Toutefois il s'agissait là de transmutations à l'échelle atomique, portant sur des quantités infinitésimales ; il aurait fallu plusieurs siècles pour obtenir un milligramme de matière nouvelle, en sorte que l'opération n'offrait aucun intérêt pratique. Les deux aspects du noyau d'atome : *transmutation, explosion,* se manifestaient, mais « à l'échelle infime », pour reprendre l'expression de Louis de Broglie. Les hommes de science étaient satisfaits, les états-majors et les faiseurs d'or ne l'étaient pas.

On sait comment la réalisation de la « fission en chaîne » vint transposer sur le plan militaire et destructeur les possibilités explosives de l'atome. Les physiciens découvrirent que certains atomes extrêmement compliqués, tels que le plutonium (noyau formé de 239 protons et neutrons) ou l'uranium 235 (noyau formé de 235 corpuscules), émettaient spontanément des neutrons libres qui percutaient les noyaux voisins et pouvaient, dans certaines conditions de masse, entraîner la rupture atomique explosive de la masse métallique entière. Conséquence : 200.000 morts à Hiroshima.

A cette « procédure » brutale de la bombe atomique peut être substituée une évolution lente et essentiellement *réglable,* qui est celle de la pile atomique. Ici, la matière génératrice de neutrons est répartie en masses séparées et les neutrons projetés traversent des « ralentisseurs » qui en augmentent l'efficacité et des « freins » qui les absorbent en partie et maintiennent la température de la pile dans des limites raisonnables.

C'est ici que les deux possibilités de l'atome se rejoignent et que nous arrivons à la fabrication de l'or. Les piles constituent en effet des « fours radio-actifs » d'une formidable puissance — il y a aux Etats-Unis des installations qui développent, sous forme de chaleur, 1 million de kilowatts — dans lesquels règne une fantastique grêle de neutrons. Le personnel, bien entendu, est abrité par d'épais revêtements « antirayons » ; on peut introduire, par des ouvertures spéciales, des substances *à l'intérieur de la pile* et les retirer après bombardement. C'est ainsi que l'on prépare un grand nombre d' « isotopes » des corps naturels (plus de 100 actuellement) qui sont distribués aux cliniques pour des traitements et pour les recherches contre le cancer. Il ne s'agit plus ici de transmutations « atome par atome », mais de préparations « pondérales », voire industrielles.

Le noyau atomique de l'or se compose de 197 « nucléons », savoir 79 protons et 118 neutrons. Un de ses « voisins » atomiques est le mercure (isotope 196), dont le noyau comprend 80 protons et 116 neutrons. On soupçonnait donc que si l'on réussissait à « ficher » deux neutrons vagabonds dans les noyaux de mercure on aurait bien des chances de voir se stabiliser des noyaux nouveaux, qui seraient des noyaux d'or.

DES CONSÉQUENCES INCALCULABLES

Telle est l'opération que vient de réussir brillamment le professeur Dempster aux laboratoires Argonne, situés dans les environs de Chicago. Arthur Jeffrey Dempster, né au Canada en 1886, est professeur à l'université de Chicago depuis plus de vingt ans. Il avait annoncé son essai avec flegme et il est arrivé — si l'on peut risquer une métaphore sportive — « dans un fauteuil » !

Et maintenant que le Grand Œuvre est accompli, quelles en seront les conséquences ? La Bourse, il faut le reconnaître, est restée calme dans les différents pays ; elle était cependant prévenue, tout au moins à Wall Street, où l'on notait depuis quelque temps d'importants achats de valeurs de mercure.

Dans les milieux monétaires on souligne — pour nous tranquilliser — que le prix de revient de l'or artificiel est au moins vingt fois plus élevé que celui de l'or naturel ; comme ce prix incorpore l'amortissement des piles, qui coûtent des milliards et sont encore neuves, nous aurions donc le temps de souffler.

L'argument est valable en régime « capitaliste ». Il perd de son poids de l'autre côté du rideau de fer, où l'argent et la « peine des hommes » comptent pour rien quand il s'agit des grandes entreprises du régime. On redoute dans certains milieux financiers, peut-être pessimistes, que l'U. R. S. S. ne monte de toutes pièces une formidable industrie atomique de l'or afin d'en inonder le marché international et de faire crouler la « base-métal » du capitalisme.

Du point de vue métallurgique, l'or est une maigre conquête qui ne vaut sans doute pas, pour la plupart des emplois, les aciers inoxydables. Des alliages nouveaux, de dureté et de ténacité améliorées, pourront être recherchés si l'or devient un métal courant. Il n'est pas exclu que nous voyions un jour les immeubles parisiens couverts en or, comme les palais de la Rome impériale, l'or étant beaucoup plus durable que le zinc !

De tels avantages sont-ils de nature à compenser le bouleversement de l'économie mondiale, les ruines, l'instabilité que risque de provoquer la « dégradation » de l'or ? On peut en douter. L'atome est comme la boîte de Pandore, qu'il n'est au pouvoir de personne de refermer quand elle laisse échapper les fléaux.

« Le butin de l' « impérialisme technologique », écrit Aldous Huxley (*Philosophia perennis*), est énorme à notre époque. Mais la Némésis, la vengeance des dieux, a fait ce qu'il fallait pour que nous reçussions les châtiments en même temps que les bienfaits. »

L'ALCHIMISTE OUVRAIT LA VOIE AUX DÉCOUVERTES DE LA SCIENCE MODERNE.

L'ILLUSTRE SAVANT MARCELIN BERTHELOT DEVANT SA CUVE A MERCURE.

UNE PARTIE DES LABORATOIRES DE L'USINE ATOMIQUE DU BOUCHET.

Photographies Harlingue.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Demoiselle de petite vertu

Eh bien, non ! cette Amanda-là n'est pas celle de mon cœur. Je veux parler de l'aimable et frivole créature incarnée par Mlle Françoise Christophe dans *la Demoiselle de petite vertu,* de M. Marcel Achard, à la Comédie des Champs-Elysées. En choisissant pour interprète la plus ravissante de nos comédiennes, M. Achard avait pu penser mettre les meilleures chances dans son jeu. Mais, voilà, il ne suffit pas de rassembler tous les atouts dans sa main ; encore faut-il savoir mener sa partie. Et quand je pense que cette *Demoiselle* est la vingt-septième pièce de son auteur, qui en écrivit d'une veine si heureuse, c'est vraiment à désespérer du métier.

D'autant que Mlle Françoise Christophe, un peu hésitante au début, mais meilleure au deuxième acte et presque parfaite de grâce et d'autorité au troisième, était fort bien entourée. Mlle Arlette Thomas, dont la révélation nous avait été apportée l'an dernier au théâtre de l'Œuvre, affirme son tempérament dans le rôle de Virginie, la petite jeune fille élevée au Sacré-Cœur et qui vient quêter pour son couvent : la naïveté savante, la flamme, toutes les nuances d'une délicate sensibilité, depuis l'émotion jusqu'au déchirement, paraissent sur son visage juvénile et fin. Mlle Jacqueline Pierreux, aussi brune que Françoise Christophe est blonde, forme avec elle un plaisant contraste en créant une Pilar avide et vulgaire à souhait, malgré des appas certains. Côté hommes, Claude Sainval silhouette le double personnage des frères Costello avec son aisance habituelle. Enfin Jacques Castelot est un Marcus exemplaire de cynisme et de muflerie. Et j'allais oublier J.-P. Rousillon, bien comique dans son emploi de niais sentimental, et Margo Lion. Décors et costumes de Grau Sala sont d'un mauvais goût 1889, pimenté de colonialisme, fort approprié à la pièce. Les chanteurs noirs américains Babe Wallace et Gordon Heath ajoutent à la couleur locale. Que fallait-il de plus ? Une pièce, hélas !

Car la pièce qui nous est offerte, cette « comédie à propos d'un drame », n'a guère d'une pièce que l'assurance qu'on nous en donne. Tout se passe comme si l'auteur, attendri par le souvenir de Manon et ayant décidé de placer sa demoiselle de mauvaise vie dans le cadre de la Nouvelle-Orléans, à une époque prêtant à une légère caricature, était parti sans bien savoir où il allait. Ainsi Amanda trompe-t-elle l'amant qu'elle aime, le regrette aussitôt, voit sa victime se suicider presque sous ses yeux, puis, ayant décidé d'abandonner sa vie de libertinage, reprendra ses mauvaises habitudes avec le frère du défunt. Tout le reste n'est que fioritures et ne pouvait se défendre — encore n'en suis-je pas sûr — que par une débordante fantaisie. Si je dis que je n'en suis pas sûr, c'est que les facéties autour de la mort ne me paraissent pas d'une nature très convaincante. Quoi qu'il en soit, et malgré quelques bonnes répliques amenées un peu laborieusement, malgré tout le talent des acteurs cette *Demoiselle de petite vertu* ne nous laisse guère croire à son existence, et l'on se prend à penser que la gratuité au théâtre à ses limites. Je n'ai pas à donner de leçons d'art dramatique à M. Marcel Achard, qui est évidemment un dramaturge-né. Mais je crois que si un romancier peut partir d'une situation quelconque sans savoir où le conduiront ses personnages il n'en va pas de même d'un faiseur de comédies. Et si *la Demoiselle de petite vertu* manque de « nécessité », c'est-à-dire de vraisemblance et d'humanité, dont est fonction l'intérêt que lui portera le spectateur, l'explication en doit être cherchée là. Autant l'articulation en est faible, autant la fantaisie en est courte.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Le Marchand de Venise

L'Opéra devait à son ancien directeur, ce charmant Reynaldo Hahn, serviteur de Verlaine dans le peuple des dames qui chantent, inspirateur de Proust et causeur enivrant, de reprendre ce *Marchand de Venise* dont la guerre interrompit le succès. L'éloignement des deux créateurs, Fanny Heldy et André Pernet, aurait pu briser son courage. Il a réussi à leur donner deux successeurs différemment remarquables, Mlle Denise Duval et M. Noguéra. L'une, de voix scintillante et de juvénile aspect, est une Portia moins racée, mais qui chante plus juste que sa devancière. L'autre substitue au Shylock desséché par la haine et les nourritures économiques un lourd et puissant paquet de muscles qui sait extérioriser sa colère et son désespoir et découpe superbement, du larynx et des dents, les récitatifs féroces et le grand air explosif du premier acte.

Quant à l'œuvre elle-même, ce n'est point une opérette, comme on le dit. Ce n'est pas non plus un grand opéra. C'est une œuvre médiane, si je puis dire ; et je vous prie sincèrement de ne pas traduire *médiane* par *médiocre*, qui lui ressemble. Disons un opéra-comique — qui frôle à l'occasion l'*opera seria*. Je conviens que, sous la robe d'un avocat padouan, sa Portia roucoule parfois les volutes câlines de Ciboulette. Mais c'est joli *Ciboulette !* Entre les deux guerres, quand nous écoutions les fraîches mélodies de « nous avons fait un beau voyage », ou les airs bien cambrés de *Brummel,* il nous semblait, au sortir des cacographies musicales, au charabia sonore qui sévissait partout, entrer dans un havre de grâce. Tout nous y paraissait ordre et beauté, distinction et volupté... Reynaldo avait une plume légère et sûre. Sa musique est plus proche de la prose de Fénelon que de celle de Bossuet... Il était destiné à chanter plutôt Télémaque et le jeune Anacharsis que Shylock ou Lear, évidemment. Mais la pureté de Fénelon, sa façon noble et aisée de jouer avec les clichés et de n'être jamais plat, tout en ne rejoignant pas l'aigle dans les nues, vous ne les rencontrez pas tout le long de la route ! L'intelligence de Reynaldo Hahn lui permettait, dans la déclamation lyrique, de ne jamais trahir la pensée d'un poète ni la syntaxe, et de ne pas trahir la vraie couleur des mots. Son Antonio, sa Portia, sa petite Jessica sont toujours bien disants. Il ne commet pas une erreur rythmique ; il pose les respirations où il faut ; il donne à chaque phrase son vrai *tempo*, et il pointe la noire là seulement où il faut qu'elle soit pointée. Son goût le protège ; et ce n'est pas sa faute s'il n'est pas volcanique. Un Reynaldo Hahn déversant des torrents de lave, qui peut imaginer cela ?

Pour écrire un *Marchand de Venise* shakespearien il eût fallu être, par exemple, Berlioz ! Mais à de faux Berlioz, qui se seraient empêtrés dans des rythmes sauvages sans jamais savoir les organiser, qui auraient fait hoqueter le texte tout de travers et remplacé par d'atroces dissonances les accents pathétiques que l'inspiration ne leur aurait pas fournis, j'aime mieux la correction aisée, la diction naturelle, les manières toutes civilisées, bref la musique de gentilhomme d'un Reynaldo Hahn. Et quand, dans certains préludes, il suit son rêve de poète mondain, juste en dessous de Lamartine, il lui arrive d'être délicieux.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Au delà des grilles
Une Incroyable Histoire

C'est par le documentaire que René Clément est venu à la mise en scène. Son premier (et son meilleur) long métrage, *la Bataille du rail,* n'était même primitivement qu'un documentaire dont la conception s'est trouvée élargie en cours de réalisation. Ce qu'il y avait de meilleur dans *les Maudits* c'était une reconstitution non seulement de la vie à bord d'un sous-marin, mais de l'atmosphère qui y règne : pendant toute cette séquence le spectateur baissait instinctivement la tête comme s'il avait peur de se la cogner contre un plafond brusquement rapproché. De même, *Au delà des grilles* débute par une vivante évocation d'un port méditerranéen, Gênes en l'occurrence. On chercherait en vain dans la littérature une meilleure description, à la fois complète et sobre, pleine de détails pittoresques et ne manquant jamais d'ampleur, de ces ruelles étroites encaissées entre de hautes maisons lépreuses et de la foule qui y grouille dans un débraillé plein de gentillesse. L'opérateur Louis Page doit être associé à cet éloge, car son travail est d'une virtuosité parfaite : celle qui ne se fait pas remarquer. Le travelling sur une poule qui fonce en avant est un tour de force technique que les connaisseurs salueront au passage.

Le scénario est moins heureux, encore qu'il commence d'une manière originale : un homme recherché par la police quitte le cargo qui doit le mener en lieu sûr et court le risque de se faire arrêter en descendant à terre parce qu'il a une rage de dents et est incapable de supporter la douleur plus longtemps. Ensuite nous tombons dans le poncif sentimental

René Clément, qui fait jouer fort bien les non-professionnels — ici une petite fille — s'est trouvé désarmé devant ces monstres sacrés que sont Jean Gabin et Isa Miranda et les a laissés exécuter leur numéro habituel.

Tous ceux qui ont pénétré dans un studio savent que l'homme le plus occupé est le chef opérateur. Dans la réalisation d'un film, son rôle est déterminant. Or les metteurs en scène se recrutent parmi les assistants, les acteurs, les scénaristes, les producteurs, les décorateurs, voire les étrangers à la profession : on ne compte pas parmi eux d'anciens opérateurs. Du moins on en compte si peu que ce n'est pas la peine d'en parler, surtout qu'aucun d'eux n'a réussi d'œuvre mémorable.

Il n'est pas de règle sans exception, et celle-ci vient d'en connaître une. Ted Tetzlaff était connu jusqu'ici comme un des meilleurs opérateurs d'Hollywood. On lui doit notamment la photographie des *Enchaînés,* de sorte qu'on peut lui attribuer aussi bien qu'à Hitchcook les extraordinaires gros plans en travelling qu'on y vit pour la première fois et qui ont à coup sûr influencé la conception même que Cocteau s'est faite des *Parents terribles.*

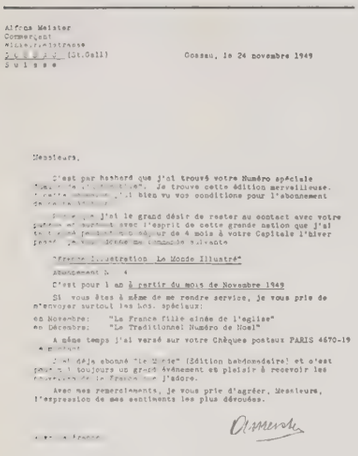
Pour ses débuts, avec *Une Incroyable Histoire,* Ted Tetzlaff a pris un sujet modeste : une anecdote policière dont un garçonnet est le protagoniste. Bien que son ressort soit la psychologie enfantine, à savoir son pouvoir de fabulation, nous sommes loin de la profondeur d'analyse de *Première Désillusion.* Au contraire, les auteurs ont délibérément spéculé sur les effets les plus faciles, ceux de l'angoisse physique. Du moins l'ont-ils fait en gardant toujours la mesure, tant dans le choix des incidents que dans la peinture du milieu banal où l'anecdote est située. Et il est inutile d'ajouter que si Ted Tetzlaff n'a pas signé la photographie celle-ci n'en est pas moins impeccable, utilisant avec bonheur les effets d'ombre et de lumière.

Ces deux films ont obtenu le prix de la mise en scène, le premier à Cannes, le second à Knocke cette année-ci, et les deux décisions ont été critiquées. Au spectateur d'en juger.

PETITES CHRONIQUES

LES ÉLUS DE L'A. O. F. A L'ÉLYSÉE

Le président de la République, accompagné de M. Letourneau, ministre de la France d'outre-mer, et de M. Paul Béchard, haut commissaire de l'Afrique-Occidentale, a reçu au palais de l'Elysée les parlementaires de l'Afrique-Ocidentale française, avec lesquels M. Vincent Auriol s'est longuement entretenu de la situation en en Afrique Noire.



Alfred Meister
Commerçant
Rue [illegible]
[illegible] (St.Gall)

Gossau, le 24 novembre 1949

Messieurs,

C'est par hasard que j'ai trouvé votre Numéro spéciale "[illegible]". Je trouve cette édition merveilleuse. [illegible] bien vu vos conditions pour l'abonnement [illegible]

[illegible] j'ai le grand désir de rester au contact avec votre [illegible] avec l'esprit de cette grande nation que j'ai [illegible] pour de 4 mois à votre Capitale l'hiver [illegible] je vous donne ma commande suivante

"France Illustration Le Monde Illustré"
Abonnement à
C'est pour 1 an à partir du mois de Novembre 1949

Si vous êtes à même de me rendre service, je vous prie de m'envoyer surtout les bon. spéciaux:

en Novembre: "La France fille aînée de l'église"
en Décembre: "La Traditionnel Numéro de Noel"

A même temps j'ai versé sur votre Chèques postaux PARIS 4670-19 [illegible]

J'ai déjà abonné "Le Figaro" (Edition hebdomadaire) et c'est pour moi toujours un grand événement et plaisir à recevoir les [illegible] de la France que j'adore.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Est-il besoin de dire que nous avons été fort sensibles à cette lettre et particulièrement touchés par les sentiments d'affection pour notre pays qui y sont si chaleureusement exprimés ? On nous permettra d'y trouver pour *France-Illustration*, ainsi que dans de nombreux témoignages semblables qui nous parviennent, un puissant encouragement à poursuivre la tâche que notre maison s'est fixée de faire mieux connaître et aimer hors de nos frontières le vrai visage de la France.

A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL LECLERC

Pour le deuxième anniversaire de la mort du général Leclerc, un bas-relief a été inauguré à la mairie de ce XIV[e] arrondissement que traversa la 2[e] D. B. à l'heure de la libération de Paris.

M[me] la générale Leclerc, accompagnée de son fils Hubert, présidait à cette cérémonie émouvante par sa simplicité au cours de laquelle M. Perroy, maire du XIV[e], et le général Warabiot, délégué de la Maison des Anciens de la 2[e] D. B., ont évoqué le souvenir du glorieux disparu.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA GUERRE :

Prince Xavier de Bourbon, *les Accords secrets franco-anglais de décembre 1940* (Plon, 118 pages). C'est l'analyse de textes peu connus et d'une négociation à laquelle l'auteur fut mêlé. Ils éclairent certains aspects encore mystérieux des rapports entre Londres et Vichy pendant la guerre.

Par l'entremise de M. Pierre Dupuy, chargé d'affaires du Canada, un « gentleman's agreement », conclu sans protocole entre lord Halifax et Jacques Chevalier (avec l'aval de Pétain), stipula qu'entre Français et Anglais serait entretenu un « état de froideur artificielle » (pour donner le change aux Allemands) ; que l'état de choses existant serait maintenu dans les colonies jusqu'à ce que le moment d'une entente soit venu ; que la flotte française devrait se saborder plutôt que de tomber aux mains des Allemands ou des Italiens ; que la radio anglaise éviterait de s'immiscer dans les affaires intérieures françaises ; que le gouvernement britannique assimilerait au cabotage le transport par mer des produits nécessaires au ravitaillement en Afrique du Nord et sur la côte méditerranéenne ; enfin que les troupes françaises stationnées dans les colonies et les possessions françaises s'opposeraient à toute tentative d'invasion, d'où qu'elle vînt.

Le prince Xavier de Bourbon montre que ces engagements secrets furent observés de part et d'autre. Ils furent notamment, selon lui, la cause directe du renvoi de Laval par le maréchal en décembre 1940.

« Les deux contractants ont tenu parole, dit-il. Les faits sont là qui le prouvent ; il serait vain de récuser l'accord dont ils sont les effets en arguant du fait que de cet accord lui-même on ne trouve pas de trace écrite. »

Un témoignage de première main à verser au dossier de l'histoire d'une période qui continue à déchaîner les passions.

L'HISTOIRE DES MÉTIERS ET LA VIE POPULAIRE EN FRANCE :

Marguerite Pitsch, *la Vie populaire à Paris au XVIII[e] siècle*, préface d'A. Van Gennep (Picard et C[ie], un vol. de texte et un volume de planches in-4°). L'auteur est attachée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale ; elle a réuni les textes les plus intéressants sur la vie de la rue et les petits métiers, dont beaucoup sont aujourd'hui oubliés : porteurs de chaises, crieuses de vieux chapeaux, crocheteurs, écosseuses, écrivains publics, loueurs de parasols, vielleurs et vielleuses.

Le choix judicieux de ces textes, la clarté de leur présentation font de ces volumes une lecture aussi instructive qu'attrayante ; c'est toute l'animation du Paris d'antan, avec ses cris, ses plaisirs forains, ses encombrements, qui revit sous nos yeux.

C'est aussi une contribution à l'histoire de l'art. Les petits-maîtres, comme Touzet et Jeaurat, ne sont pas les seuls à évoquer les scènes populaires. Des artistes qui travaillaient pour le roi, comme Boucher, Greuze, Watteau ou Bouchardon, donnent des suites de « cris de Paris ». Et c'est précisément le fait que des artistes de premier plan traitent au XVIII[e] siècle ces images du menu peuple qui a décidé l'auteur à donner cette époque comme cadre à son ouvrage. Jusque-là un peintre ou un sculpteur du roi aurait cru s'abaisser en s'attachant aux aspects populaires de la vie parisienne.

Quant aux textes cités, ce ne sont pas seulement les descriptions des mémorialistes ou des historiens de Paris : l'auteur en a découvert d'intéressants dans plusieurs comédies (Favart, Dancourt, Regnard, etc.).

Comme le dit le préfacier, un vieux cri de Paris pourrait servir de *motto* à ces deux volumes pleins de saveur et d'érudition : *V'là le plaisir !*

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Rigot expose à la Galerie Bernheim-Jeune. Originaire de Monaco, il montre pour la première fois ses œuvres au public parisien. C'est avant tout un intimiste, et, comme le dit M. Jean Danerel, qui lui consacre une préface, on pourrait le ranger parmi les « peintres de la réalité poétique ».

Rigot peint des paysages et des nus, mais préfère les portraits dans des intérieurs ou les fleurs. Il sait recréer une ambiance intime, paisible, recherchant la qualité de l'atmosphère, ou, plus exactement, de l'air qui circule tout autour de ses modèles ou des objets familiers qui les entourent.

Son art n'est certes pas comparable à celui de Vuillard, dans la facture ou dans la forme, mais peut l'être dans l'esprit. Il synthétise, poétise d'après la réalité. Rigot a su saisir l'attitude juste des enfants aussi bien que le charme délicat des fleurs. Ses harmonies sont douces et de tons plutôt pâles, l'artiste s'opposant à toute violence. C'est la paix du foyer, l'âme sereine des enfants ou la vie des fleurs sous la lumière que Rigot a exaltées.

A la Galerie Cambacérès, Jacques Abeille nous montre des toiles d'un sobre réalisme. Cet artiste renoue avec la tradition des peintres de la réalité, poussant son sens du vrai jusque dans le trompe-l'œil. Jacques Abeille possède une technique impeccable, mais, bien qu'observant l'objet dans ses moindres détails, il a su doubler son sens de la vérité d'un sentiment subtil de poésie. Ses natures mortes, ses fleurs sont d'un objectivisme qu'on ne saurait nier, et pourtant s'y ajoute une part de subjectivisme qui fait de l'art de Jacques Abeille un art non surréaliste mais de sur-réalité. Son *Hareng au pichet* est une œuvre qui caractérise le style de ce peintre, car la matière de chacun des objets représentés y est saisie avec toute sa vérité et toute son intensité.

Braouezec présente pour la première fois au public ses toiles dans une exposition particulière à la Galerie Bernheim-Jeune. Cet artiste exprime avec la plus grande sincérité ce qu'il voit et ce qu'il ressent devant la nature, et c'est là, nous semble-t-il, une des qualités essentielles de l'art.

Qu'il s'agisse de paysages ou de portraits, de compositions, de natures mortes ou de nus, le style de Braouezec est celui d'un artiste réaliste et d'un excellent technicien. Il aime la couleur chatoyante et variée, il exprime la lumière blonde ou tamisée, et parmi ses paysages certaines de ses marines, délicatement nuancées, nous plaisent par cette limpidité de l'atmosphère qu'il a su évoquer.

Alors que tant de peintres sombrent encore dans l'abstrait ou dans la mauvaise littérature, il est réconfortant de voir des œuvres saines, équilibrées, dessinées, colorées, où l'œil voit ses exigences satisfaites et que l'artiste peint vraiment pour la joie de peindre.

MAURICE SÉRULLAZ.

ÉLIANE RICHEPIN EN HOLLANDE

Eliane Richepin, la grande pianiste française, est actuellement en Hollande, où elle doit interpréter, entre autres, le *Concerto en sol* de Maurice Ravel avec l'Orchestre symphonique de Haarlem, le 16 décembre. En janvier elle remplira plusieurs engagements en Allemagne et au Luxembourg. Eliane Richepin fera sa rentrée à Paris aux Concerts Colonne le dimanche 19 février dans le *Premier Concerto* de Brahms, qu'elle joua en Palestine au printemps dernier.

GOUACHES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Nous sommes heureux de saluer ici le succès remporté chez Romi par l'exposition « Gouaches de la belle époque et gouaches d'aujourd'hui », celles-ci étant l'œuvre de notre confrère et ami Albert Plécy. Le vernissage eut lieu entre intimes. Nul mieux que ses amis et ceux qui l'ont vu peindre ne pouvait apprécier la poésie des paysages « pris sur le vif » qui permet à Albert Plécy de s'évader de l'atmosphère énervante des salles de rédaction.

GALERIES

GALERIE ALLARD
20, rue des Capucines - OPÉ. 35-95
G. HADJI-MINACHE
Jusqu'au 16 décembre

BERRI - ARGENSON
8, rue d'Argenson
GASTON VAUDOU
Jusqu'au 17 décembre

COULEUR DU TEMPS
9, rue Arsène-Houssaye — CAR. 37-18
ASSELIN, CERIA, LAPRADE, MARQUET, DE WAROQUIER
bronzes de WLERICK
Jusqu'au 17 décembre

ADALOU
PEINTURES D'ISRAËL
10 au 24 décembre
Galerie Hermann
9, rue des Beaux-Arts, DAN. 92-59

ÉPÉE D'ACADÉMICIEN

L'illustre romancier anglais Charles Morgan est entré il y a peu à l'Institut, où l'Académie des sciences morales et politiques l'a appelé à siéger. L'auteur de *Sparkenbroke* avait ceint l'épée qui lui fut offerte par ses admirateurs français, magnifique œuvre d'art qui fut dessinée par Paul Bret et ciselée par Gertrude Bret, qu'on voit sur notre photo en compagnie de Charles Morgan.

COURRIER MUSICAL

On eût peut-être oublié le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Busoni si les Relations culturelles franco-italiennes n'avaient eu l'idée de nous convier au récital commémoratif Bach-Busoni, où l'étincelant pianiste Pietro Scarpini joua des œuvres et quelques magistrales transcriptions bachistes du célèbre virtuose compositeur ; séance des plus intéressantes, autant par la solidité et la valeur d'exécution que par la personnalité évoquée, car elle fut assez étonnante, cette carrière de Ferruccio Busoni. On a coutume de voir en lui le grand virtuose du début du siècle ; il est encore autre chose. Florentin comme Lulli, il enseigne en Finlande, en Russie, en Allemagne, en Autriche ; la majeure partie de son temps bientôt prise par les tournées d'Europe et d'Amérique, il n'en poursuit pas moins, dans le domaine de la composition, les recherches les plus hardies ; il est à l'origine du retour à Bach et ses concepts ont encore maints adeptes.

Ce « retour à Bach » que Busoni préconisait en matière d'architecture musicale a précédé de peu la faveur du public pour les œuvres du grand cantor. Témoin l'excellente audition de la *Passion selon saint Matthieu* donnée récemment au Palais de Chaillot, sous l'égide des Nuits musicales de Paris, par l'orchestre Lamoureux et la chorale Elisabeth Brasseur. La direction éclairée d'Arthur Goldschmidt nous a valu l'utilisation des deux chœurs et des deux orchestres distincts, avec le bon dosage des uns et des autres, restituant la disposition voulue par Bach, ce qui évite la confusion habituelle au rassemblement des grandes masses sonores. L'exécution minutieuse a fait place aux détails, sans préjudice de l'ampleur et de la puissance, soulignant quand il le fallait l'intensité de l'expression dramatique. Il y a là un effort en tout point méritoire.

L. Maurice-Amour.

LES SPECTACLES

PALAIS-ROYAL

LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES

ATELIER
JACQUES DUMESNIL
MICHEL VITOLD
NUIT DES HOMMES
de JEAN BERNARD-LUC
et
LA PERLE DE LA CANEBIÈRE
de LABICHE

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
DERNIÈRES DE **ONDINE** DE J. GIRAUDOUX
A PARTIR DU 14 DÉCEMBRE **KNOCK** DE JULES ROMAINS
avec Louis JOUVET - Pierre RENOIR
Pour 30 représentations

LA NOUVELLE SUPERFORTERESSE B-50-D

La photographie de la nouvelle Superforteresse « Boeing B-50-D » révèle la première application du réservoir d'aile largable au bombardier lourd.

On sait que le réservoir largable est une innovation de l'aviation japonaise, qui transforma ainsi, en décembre 1941, ses chasseurs « Double Zéro » en chasseurs à long rayon d'action. Il fut repris par la plupart des belligérants jusqu'en août 1945 ; c'est notamment ce progrès qui a permis l'accompagnement des bombardiers par la chasse jusque sur Berlin et sur Tokio, à partir de bases éloignées de plus de 1.000 kilomètres.

Peut-être estimait-on jusqu'ici que le rayon d'action des bombardiers lourds était assez élevé pour qu'ils puissent se dispenser de cette addition. Le réservoir largable leur convient cependant au moins aussi bien qu'au chasseur. Même si l'on disposait en fuselage de la place voulue pour le logement d'un supplément d'essence, la voilure qui n'aurait pas été construite pour cette surcharge n'y résisterait pas. L'avantage du réservoir extérieur, placé vers les extrémités de l'aile, est de répartir les poids à supporter par la voilure suivant la portance locale de l'élément d'aile. Il permet donc une surcharge importante d'une voilure existante, sans renforcement de la charpente, en se rapprochant de la solution idéale de l'aile

volante, où les poids et les portances peuvent s'équilibrer de façon presque continue.

Les résultats pour les Superforteresses sont les suivants. Le modèle B-29, qui fit les bombardements du Japon, ne pouvait être chargé qu'à 61.300 kilos. Le modèle B-50, dont les moteurs Wright de 2.200 CV étaient remplacés par des Pratt et Whitney de 3.500 CV et dont la voilure était renforcée par l'emploi d'un alliage plus résistant, pouvait être chargé à 63.500 kilos. Le modèle B-50-D, que représente la photographie et qui est actuellement construit en série, peut être chargé à près de 74.000 kilos ; il emporte alors 26.000 litres d'essence dans ses réservoirs extérieurs et 16.000 kilos de bombes en fuselage.

Il n'est pas exclu que le réservoir extérieur puisse s'appliquer avantageusement à l'avion de transport pour en relever le rayon d'action.

C. R.

COURS DU SOIR POUR MÉDECINS

La Faculté de médecine de Paris garde sa jeunesse. Son enseignement étant chaque jour dépassé par des découvertes nouvelles, elle s'impose la tâche considérable de compléter cet enseignement par tous les moyens : congrès de spécialistes, auxquels elle donne le plus large accueil, réunions de sociétés savantes des diverses disciplines médicales, enseignement et mises au point hospitalières, car à Paris la Faculté et les établissements hospitaliers de l'Assistance publique sont étroitement associés.

Depuis quatre ans déjà, sous le nom d'« Actualités médicales du soir », grâce à la très active impulsion de son doyen, le professeur Léon Binet, la Faculté réalise une forme particulièrement heureuse et efficace d'enseignement complémentaire. La série de l'année universitaire en cours a été inaugurée le 15 novembre par un exposé des méthodes actuelles de traitement des accidents de l'électrocution. Le docteur François, médecin de l'Electricité de France, montrait l'intérêt considérable de la question, le médecin commandant Meyrueis, les professeurs agrégés Djourno et Rudler se consacraient à un exposé technique des moyens thérapeutiques connus et à une discussion de leur valeur. Le professeur Binet lui-même, dans une causerie où en réalité il mettait en œuvre tout son puissant talent didactique, faisait à cette occasion vivre pour nous une passionnante page d'histoire de la médecine : il montrait que le professeur d'Arsonval avait vu, dès 1886, l'importance de l'arrêt respiratoire dans les phénomènes d'électrocution ; médecin et physicien tout à la fois, l'illustre savant avait vu en même temps la conclusion qui s'imposait : la nécessité de la respiration artificielle dans le traitement de ces accidents. Après cet hommage rendu à une des plus grandes figures scientifiques françaises, le professeur Binet revenait avec une insistance pathétique sur la respiration ou plutôt sur l'oxygénation artificielle, à laquelle il a consacré de si importants travaux.

Il est impossible d'assister à ces conférences du soir sans être frappé par la qualité du public : très jeunes étudiants et praticiens chevronnés y sont assis côte à côte dans le vieil et familier amphithéâtre, rajeuni par un excellent éclairage et par des microphones parfaitement au point. Pas une défaillance d'attention ne trouble la longue conférence, au contraire, une véritable ferveur la soutient de bout en bout : la qualité de la médecine française n'est pas aussi menacée que certains veulent bien le dire. On en est encore mieux convaincu en lisant le programme des futures conférences, qui fait appel chaque fois à des maîtres éminents et pour les sujets les plus savants : le docteur Charrier traitera des tumeurs du côlon, le professeur Gougerot, de la syphilis ; le professeur agrégé Kourilsky, de l'asthme ; le professeur Lemaire, des hormones ; le docteur Milliez, des néphrites ; le professeur agrégé Léger, de la chirurgie des tumeurs du pancréas, ce dernier sujet à peine « pensable » il y a quelques années... Nous n'avons pas cité un sujet sur dix et le doyen de la Faculté n'a pas encore utilisé le dixième des conférenciers dont il peut disposer réellement. La vieille Faculté est bien vivante.

Milone.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les « Portraits d'autrefois » peints par François Couperin le Grand, et ceux d'aujourd'hui, tracés par Jean Françaix, ont formé une exquise émission. Les organisateurs ont-ils redouté au dernier moment une comparaison entre les jeunes filles du Grand Siècle et les « pin-up girls » d'aujourd'hui ? Toujours est-il qu'ils renoncèrent à comparer les étoiles de ce temps à celles de la cour du Roi-Soleil et leur substituèrent « la moderne », gaie, rythmée, frivole, insouciante, tout imprégnée de jazz.

Emouvant contraste, quelques heures plus tard l'Orchestre national et les chœurs de la Radiodiffusion française rendaient un émouvant hommage à la mémoire de Ginette Neveu. Le *De Profundis* de Lalande fut chanté par des solistes de valeur, animés par Yvonne Gouverné et par l'éminent chef d'orchestre Roger Désormière. On entendit aussi un *Chant funèbre à la mémoire des jeunes femmes mortes*, de Charles Koechlin.

W.-L. Landowski.

NOS ILLUSTRATIONS

Notre numéro 214 du 19 novembre dernier contenait un article sur la *Jeunesse universitaire de France* dont les illustrations à gauche et à droite des pages 554 et 555 sont dues à Robert Manson.

Nous nous devons, d'autre part, de signaler à nos lecteurs que les reproductions des « dessins de sculpteurs » qui illustraient l'article de Bernard Champigneulle, paru dans notre numéro de Noël, ont été réalisées grâce à l'amabilité de MM. E. Guérin et A. Schoeller, et avec le concours de MM. Marcel Bovis et René-Jacques.

POUR FLEURIR LE « HOME » L'HIVER

Nous avons déjà signalé le procédé original de « culture chinoise » parce qu'il est pratiqué depuis un temps immémorial dans ce pays et qu'il permet d'obtenir des narcisses fort beaux pendant la mauvaise saison. Un autre procédé, employé pour les jacinthes, est celui de la culture sur carafe. Rien de plus simple. Il suffit de placer l'oignon de jacinthe sur un vase rempli d'eau, à laquelle on ajoute un petit morceau de charbon de bois. On place le récipient dans un endroit obscur pendant une huitaine de jours et on le transporte en pleine lumière dès que les racines se développent. Ayez soin de faire pivoter le vase deux fois par semaine pour éviter que la tige ne se déforme. Une carafe n'est d'ailleurs pas indispensable : un bocal à large ouverture, recouvert d'une feuille de carton fort percé d'une ouverture circulaire d'un diamètre légèrement inférieur à celui de l'oignon, fait parfaitement l'affaire.

Grâce à ces petits « trucs » votre appartement s'égaiera tout l'hiver de la grâce vivante des fleurs.

UNE DÉCADE DE L'AMÉRIQUE LATINE

Dans le noble cadre de l'abbaye de Royaumont une décade de l'Amérique latine s'est déroulée du 25 novembre au 5 décembre. D'éminents spécialistes y ont étudié les arts, les lettres, l'ethnologie du centre et du sud américain. S'y étaient rassemblés MM. Rivet, André Siegfried, Levi-Strauss, Bataillon, Germain Bazin, Soustelle, Braudel. M. Torres-Bodet, directeur de l'U. N. E. S. C. O., vint présider la réunion de clôture.

Ce furent là d'utiles journées, et la décade de Royaumont aura certainement un écho sympathique dans les nations d'Amérique latine, qui y trouveront une preuve nouvelle de l'intérêt suscité en France par les multiples formes de leur riche civilisation.

LE PRIX DU QUAI-DES-ORFÈVRES

Réservé à un roman policier français, le prix du Quai-des-Orfèvres a été attribué à M. Roger-Francis Didelot pour *l'Assassin au clair de lune*. Le jury réunit à des écrivains des spécialistes de l'enquête criminelle. Près de M. Desvaux, directeur de la police judiciaire, qui le préside, siègent en effet Me Maurice Garçon, le docteur Paul, le professeur Sannié, directeur de l'Identité judiciaire. Or le jury a noté que le roman de M. Didelot, outre ses qualités littéraires, se distinguait « par le respect fidèle des modalités de fonctionnement de la police et de la justice françaises ». Voilà qui méritait bien l' « imprimatur », corsé de 50.000 francs.

ERRATUM

Nos lectrices ont certainement rétabli d'elles-mêmes dans notre page de modes du 26 novembre le nom de Jean Baillie, le couturier bien connu de la rue de la Paix, qu'une malencontreuse « coquille » nous a fait orthographier inexactement.

« ADAM » A VINGT-CINQ ANS

La *Revue de l'Homme, Adam*, vient d'atteindre son quart de siècle. C'est en effet le 15 décembre 1925 — le smoking croisé venait de naître — que parut le premier numéro de notre confrère. A l'occasion de ce vingt-cinquième anniversaire *Adam* évoque spirituellement, dans un fort beau numéro, l'année de son entrée dans le monde des périodiques et fait défiler les modes masculines depuis sa création jusqu'à maintenant. Elles prêtent quelquefois à sourire ? Sans doute. Mais que diront de nous les lecteurs d'*Adam* quand paraîtra le numéro du cinquantenaire ?

LIVRES D'ÉTRENNES..

ÉDITIONS A. ET J. PICARD ET Cie
82, rue Bonaparte - PARIS

Marguerite PITSCH

LA VIE POPULAIRE A PARIS AU XVIIIe SIÈCLE

d'après les textes contemporains et les estampes.

Un vol. in-4° de texte et un album de 149 figures en 53 pl. phototypiques sous emboîtage (Tirage limité).....**2.200 fr.**

Collection "IRIS"

PIERO DELLA FRANCESCA

FRESQUES

TEXTE DE

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Un album in-folio (25,5 × 35) avec 14 planches en couleurs hors-texte sous couverture cartonnée et illustrée en couleurs **1.500 frs.**

DANS LA MÊME COLLECTION :

DESSINS DES MAITRES DE L'ALBERTINA DE VIENNE

texte de GÉRARD BAUER

1.200 frs.

PLON

Étrennes 1950

Les Albums DE BÉCASSINE

Texte de Caumery - ill. de J.-P. Pinchon.

Relatent les aventures de la célèbre héroïne. L'album f° 22×32 cm. ..... 345 fr.

DANS LE PRÉ

Texte de M. Soleillant, - ill. de F. Estachy.

Magnifique album ill. en offset 6 c. f° 21,5×27 cm. ... 280 fr.

Les Aventures DE NOUNOUF-PACHA

Texte de M. Vérité - ill. de F. Bertier.

L'album f° 22×27 cm. sous couverture vernie..... 150 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE SUZETTE

Collection de romans pour petites filles de 8 à 14 ans. Le vol. f° 13,5×21,5 cm .. 130 fr.

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ÉD. GAUTIER-LANGUEREAU
18, rue Jacob, PARIS-6e

OFFREZ

LA LÉGION D'HONNEUR

Le premier ouvrage complet sur notre grand Ordre National

par

JEAN DANIEL

« LA LÉGION D'HONNEUR » est de format 18,5×23,5. Sa présentation a été étudiée avec le souci d'en faire un ouvrage luxueux devant faire honneur à celui qui le reçoit comme à celui qui l'offre. La couverture offre dans une fenêtre une reproduction en couleurs de la croix du modèle impérial primitif. 20 illustrations pleine page et tirées sur papier couché, dont 8 en quadrichromie, ornent le texte.

Le volume broché sous couverture d'Ingres rempliée . . . . . 2.000 fr.
Avec reliure pleine Celga grain cuir . 2.500 fr.

Moyennant un supplément de 250 fr. une mention spéciale sera imprimée sur demande et portera le nom et le grade dans l'Ordre du légionnaire.

ÉDITIONS ANDRÉ BONNE
15, rue Las-Cases, PARIS-7e
Téléph. : INV. 06-09 et 59-53

Joseph Calmette
Membre de l'Institut.

LES ROIS DE FRANCE

Édition illustrée de 90 reproductions photographiques.

Toute l'histoire de France à travers ses rois

Luxueux volume illustré avec soin par de nombreux documents authentiques imprimés sur vélin blanc suédois.

Broché : 1.230 fr.
Cartonné : 1.380 fr.

STOCK

NOUVEAUTÉS 1950

Le 3e tome de

MON JARDIN MONDE ENCHANTÉ

de A. GRANGEON

Format 16 x 23 - Texte 2 couleurs - 16 hors-texte 12 couleurs . . . . . **600 Frs**

A. GRANGEON a trouvé pour évoquer les humbles petites bêtes du jardin, les plus belles couleurs et les meilleurs traits d'humour . . .

✷

LES MÉMOIRES D'UN SINGE DU ZOO DE VINCENNES

de J. CHIEZE

Format 16 x 23 - Texte et lettrines 2 couleurs 12 hors-texte coul. - Tr. nomb. in-texte **570** Frs.

Sous un prétexte plaisant tous les animaux du ZOO sont présentés par J. CHIEZE d'une plume alerte et en des images dont la grâce le dispute à la vérité... »

LYON-PARIS **LAC** MARSEILLE

ANDRÉ SOUBIRAN
PRIX TH. RENAUDOT 1943

LES HOMMES EN BLANC

... Un très grand livre sur la profession médicale. Ce roman atteint, par la vérité, à la perfection.

Dr F. SALIÈRES
(Écrivains contre médecins)

TOME I : 300 FRS — **50ÈME MILLE** — TOME II : 330 FRS

MAISON DU LIVRE FRANÇAIS * 4, RUE FÉLIBIEN - PARIS-VIe

Bécassine en apprentissage (Gautier-Languereau).

Bécassine est revenue. La voici en apprentissage, et cela lui vaudra bien des tribulations. Tout le petit monde retrouvera avec joie la célèbre héroïne de Caumery et Pinchon dans cet album aux fraîches couleurs. La couverture, qui apporte une présentation nouvelle, a été enlevée par Pinchon avec une verve qui la rendra vite populaire.

Ludvig Holberg : *Niels Klim dans le monde souterrain* (Stock).

Ce récit d'aventures avait tout naturellement sa place dans une collection qui s'intitule « Voyages imaginaires ». Holberg, qui naquit à Bergen en 1684, est considéré comme le créateur de la littérature danoise. Son livre, écrit vers 1740, en latin, dissimule, selon l'usage du temps, sous une fiction d'un romanesque fantastique une critique aiguë des hommes, des mœurs et des institutions. Le tableau satirique de l'Europe au XVIIIe siècle obtint dès son apparition un succès considérable et fut traduit en de nombreuses langues. Il n'a point perdu son intérêt pour un lecteur d'aujourd'hui.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL

C'est assister à un véritable spectacle que de lire l'*Anthologie du Théâtre français contemporain* de Georges PILLEMENT. En effet, ces trois volumes illustrés donnent non seulement de copieux extraits des principales pièces qui ont vu le jour depuis 1918, mais encore étudient le mouvement théâtral sous ses trois formes : avant-garde, boulevard, littéraire. C'est ainsi que l'on aura d'une part les œuvres les plus importantes de CLAUDEL, DUHAMEL, ROMAINS, COCTEAU, GIRAUDOUX, ANOUILH, etc., pour l'avant-garde ; d'autre part, DONNAY, BERNSTEIN, GUITRY, GERALDY, PAGNOL, etc., pour le boulevard ; enfin GIDE, ROLLAND, MARTIN DU GARD, MAURIAC, MONTHERLANT, SARTRE, etc., pour le théâtre littéraire.

Ces trois forts volumes du format 21×27, abondamment illustrés de planches en hors-texte, sont vendus brochés au prix de 1.530 frs les trois ; reliés Ingres gris bleuté, titre or fin, sous étui rigide : 2.420 frs (vente à tempérament sur demande). Frais de contre remboursement en sus. Les volumes brochés peuvent être vendus séparément. Editions du BÉLIER, Service S 1, 26, rue Desbordes-Valmore, Paris (16e). C. C. P. 3883 78. Notice gratuite sur demande.

Récits de chasse

JIM CORBETT

A L'AFFUT DES TIGRES MANGEURS D'HOMMES

Préface du Vice-Roi des Indes

"Jamais roman d'aventures ne sera aussi passionnant que ces récits de chasse authentiques".

Lettres Françaises

1 vol. Col. "Les 400 coups" 290 f.

Aux ÉDITIONS du SEUIL

Pour les petites filles Desclée Debrouwer offre trois ravissants albums.

Egalement illustré par les aquarelles fraîches et amusantes de Josette Boland, *le Cahier blanc* fait revivre comme autant de poupées merveilleuses les charmantes petites filles modèles de la comtesse de Ségur.

Dans un autre genre, *la Petite Aude*, d'Helga Mangin, contient un texte plus abondant et est illustré en trois couleurs par M. de Coninck.

La librairie Arthaud édite cette année un nouveau livre de Wolo, traduit de l'américain, *Amanda*. Il conte avec une fantaisie charmante les aventures de la jolie petite couleuvre de la jungle et de son ami le singe qui partirent vers le lac Bleu espérant y trouver les fruits de l'arbre à pain tout beurrés sur les branches. Des illustrations aux coloris délicats décrivent avec humour la vie de la forêt : l'obligeante couleuvre qui se transforme en tobogan pour les singes blancs ou en pont suspendu pour les oursons, le petit singe qui partage si gentiment avec son amie les délices d'une noix de coco, l'hippopotame dont la queue s'orne d'un gracieux ruban à pois, et tant d'autres qui raviront tous les petits enfants.

Les Editions Arthaud ont ajouté deux nouveaux titres à la collection des « Amis des Jeunes ». *Chez les nains de la Moraine*, d'Anna Favre, donne au merveilleux un magnifique décor naturel. La « grotte des fourrures », où le vieux roi Rigobert tient sa cour, est creusée sous la mer de Glace. Le peuple des nains de la montagne y passe tout l'hiver, grâce aux grottes à provisions emplies de farine et de noisettes, aux étables où sont enfermées les marmottes laitières, aux ateliers où travaillent des écureuils captifs. Au printemps tout ce petit monde reprend sa liberté, s'élance vers le Brévent ou la pointe de l'Aiguille, en dépit des menaces de l'ogre des Avalanches et des avertissements de la naïade du lac.

Avec *les Joyeux Moffat*, d'Eléanor Estes (traduit de l'Anglais), nous entrons au

Illustration de Le Hédan pour « Pit-Pit », le petit poussin vagabond, aux éditions Albin Michel.

"ENFANTILLAGES"

Le cadeau idéal des Parrains et Marraines

Livre de souvenirs de la naissance à la Première Communion. — 64 pages illustrées 6 couleurs, couverture cretonne avec impression dorée, format 15,5 × 18,5. Emplacement pour 14 photos 6 1/2 × 9.

Prix : 900 frs

En vente chez tous les libraires et aux

ÉDITIONS du PANTHÉON
7, rue Dupuytren, PARIS-6e

LIVRES D'ART...

contraire dans la réalité quotidienne de la petite ville américaine de Cranbury au temps où l'on ignorait encore la Ford et le réfrigérateur: la Maison jaune rue Louis-d'Or, où une maman, couturière à façon, élève de son mieux ses quatre enfants ; la pelouse aux mûriers bien taillés du commissaire Mulligan, terreur de la douce Jane ; le récital de danse de Mlle Chichester, supplice de l'intrépide Joe ; les senteurs de l'épicerie Brooney, l'inauguration de la nouvelle ligne de tramway ; la première journée de classe du petit Rufus à l'école de l'aimable Mr. Pennypepper... un livre que les parents voudront lire avec leurs enfants.

Nos oiseaux et leurs nids : histoire racontée par Marylouisa, illustrée par Kermorve. (Albin Michel, édit.)

A la faveur d'un récit intéressant, d'utiles notions sur les oiseaux, sur leurs mœurs, sur leurs habitudes et sur la nécessité de les protéger en raison des services qu'ils rendent. De jolies illustrations contribuent à rendre agréable la lecture de cet album.

Dans la série « Petite Histoire de l'art et des artistes », les Editions Nathan présentent, après les peintres et les sculpteurs, *la Musique et les Musiciens*, de V. Belgodère Johannes, organiste de Saint-Christophe. Rien d'essentiel n'a été omis dans ces 150 pages d'une lecture instructive, auxquelles de nombreuses reproductions photographiques confèrent une valeur toute particulière.

Une des douze planches en couleurs qui illustrent le nouvel album que les Editions I. A. C. consacrent à « Mon Jardin, monde enchanté » et qui traite cette fois de la guêpe sociale, de la mante religieuse, du carabe doré, de la piéride du chou, du hanneton, de la scolopendre. Un ouvrage qui sera apprécié de tous les entomologistes.

Joseph Calmette : *les Rois de France* (Stock, édit.).

On connaît les savants travaux de M. Joseph Calmette sur le moyen âge. L'éminent historien, à qui doivent tant nos connaissances sur la société féodale et sur la formation de la France, a entrepris dans son nouvel ouvrage non pas une histoire de France au sens qu'on donne à ce terme généralement, mais une histoire où l'on voit la France s'incarner dans ceux qui en furent les chefs et, en bien des circonstances, les animateurs. D'admirables illustrations complètent le texte de ce livre, où l'on trouvera, à beaucoup d'égards, une explication de nos destins nationaux.

Est-il vrai que les Français qui placent si haut — et désirent souvent si fort — la Légion d'honneur n'aient sur notre Ordre national que des notions incertaines ? Voici un livre qui leur permettra de savoir tout ce qu'il est nécessaire de connaître à ce sujet. Dans cet ouvrage, rehaussé d'illustrations somptueuses, M. Jean Daniel a rassemblé l'essentiel sur la fondation et l'organisation de la Légion d'honneur, sur les devoirs et les droits de ses membres, sur les privilèges, honneurs et prérogatives qui leur sont reconnus. Limité dans ses développements, le livre de M. Daniel évoque brillamment une glorieuse tradition. (Editions André Bonne.)

Mazo de La Roche : *Délice* (Editions Begh.)

Le nom célèbre de l'auteur de la série des *Jalna* est une garantie de l'habileté romanesque avec laquelle sont traitées les péripéties qu'il lui a plu d'imaginer. Dans son nouveau livre cependant il s'écarte quelque peu de la manière à laquelle il nous avait habitués. Le ton du récit prend une âpreté çà et là et aussi une sorte de jovialité qui donne au roman une physionomie caractéristique. Animé et coloré, *Délice* retrouvera assurément la faveur de la nombreuse clientèle pour qui l'apparition d'un « Mazo de La Roche » est toujours bienvenue.

Elie Faure : *l'Esprit des formes.* (Editions d'Histoire et d'Art, Plon.)

Cet ouvrage est le cinquième volume des œuvres complètes d'Elie Faure, dont on connaît les belles études sur les différentes époques de l'histoire de l'art. L'éminent esthéticien se propose dans ce livre de découvrir sous les formes multiples que l'art a revêtues selon les siècles et les lieux une sorte d'unité de plan, suivant, précise-t-il, un travail analogue à celui qu'effectua Lamarck à l'égard des formes naturelles différenciées par ses prédécesseurs. La thèse d'Elie Faure est que l'esprit des formes est un. Il s'agit de retrouver et de mettre en lumière la permanence de cet esprit dans la diversité et la variabilité des symboles qui le dissimulent. Dans cette « forêt de symboles » l'écrivain circule avec aisance, et il apporte à cette étude les vues pénétrantes, les synthèses vigoureuses et la chaleur éloquente qui lui ont à juste titre conquis de ferventes admirations.

LE 15 DÉCEMBRE

PIERRE VARENNE

LE VER DANS LE FRUIT

(roman)

Couverture illustrée de Fabien Loris

320 p. 330 frs.

Ed. BEGH, 10, Fg-Montmartre

FABLES DE FLORIAN

15 planches illustrées par

A. RAPEÑO

Album luxe 25×32,5. Offset 6 couleurs

Cartonné, couverture rempliée : **450 fr.**

✳

LES AVENTURES DE MATABOLI

Deux albums 24×31 en couleurs par

LINE LEDOUX

Cartonnage souple. Chaque album : **120 fr.**

✳

TEA-POT

Par MARINA PAUL-BOUSQUET

Un vol. 16×24,5 illustré en couleurs

Broché : **200 fr.**

Carton. : **270 fr.**

✳

LES MÉTIERS

Alphabet à colorier par

AMANDINE DORÉ

Un album 24×31 de 32 pages. Offset 4 couleurs, couverture illustrée : **150 fr.**

ÉDITIONS ALBIN-MICHEL

VIENT DE PARAITRE

ÉDITIONS « JE SERS » PARIS

STEWART EDWARD WHITE

LA FORÊT ENCHANTÉE

Un jeune garçon seul dans la grande forêt canadienne, au milieu des Indiens et des bêtes sauvages. Quelle aventure !

1 vol. illustré : 100 fr.

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

ELIE FAURE

L'ESPRIT DES FORMES

Remarquable ouvrage d'esthétique où sont abordés les thèmes majeurs de l'art à toutes les époques.

Vol. (15×22) illustré de 125 héliogr. 870 fr.

Déjà paru :

HISTOIRE DE L'ART

L'ART ANTIQUE 510 fr. | *L'ART MÉDIÉVAL* 510 fr.

L'ART RENAISSANT 510 fr. | *L'ART MODERNE* 780 fr.

LIBRAIRIE PLON

COLLECTION IN-4° ILLUSTRÉE

RENÉ CHAMBE

HISTOIRE DE L'AVIATION

Ouvrage magnifiquement illustré en héliogravure

800 gravures - 12 hors-texte en couleurs

Un volume broché : 2.500 fr. Relié éditeur : 2.900 fr. Relié amateur : 4.500 fr.

OCTAVE AUBRY
de l'Académie française.

NAPOLÉON

CLAUDE FARRÈRE
de l'Académie française.

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE

MAURICE DENIS
de l'Institut.

HISTOIRE DE L'ART RELIGIEUX

GÉNÉRAL WEYGAND
de l'Académie française.

HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

MARCEL AUBERT
de l'Institut.

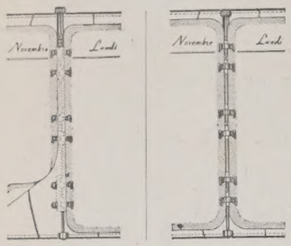
HISTOIRE DE LA SCULPTURE FRANÇAISE AU MOYEN AGE

Chaque volume broché : 2.300 fr. Relié éditeur : 2.700 fr. Relié amateur ; 4.300 fr.

FLAMMARION

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

L'agenda de l'homme à la page "KIRBY SENIOR"

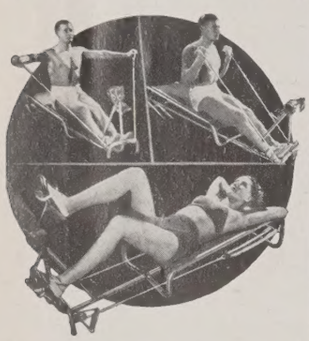


Voici le dernier-né, donc le plus perfectionné des agendas : le KIRBY SENIOR, une création Kirby Beard & Cie. Il satisfait les moindres exigences de l'homme moderne, car il est le seul (grâce à un système de reliure brevetée) à permettre de changer les feuillets mobiles à volonté, sans interruption entre les trimestres et d'intercaler des feuillets blancs où bon vous semble. Une vis à desserrer et c'est tout ! — Couverture box souple, pochette intérieure, cadre pour photo d'identité, répertoire d'adresses — en un mot, l'agenda sobre et chic, pratique avant tout, pour l'homme du monde, l'homme d'affaires, l'homme moderne.

Pour ouvrir — *Dévisser de quelques tours le bouton molleté à vis de la partie inférieure. Pousser la tige de bas en haut, les broches s'ouvrent d'elles-mêmes. Prendre appui sur le cuir et non sur le carnet.* **Pour fermer** — *Pousser de haut en bas le bouton de la partie supérieure, puis bloquer en revissant à fond le bouton inférieur.*

GARDEZ UN CORPS JEUNE

Un quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant à ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

Démonstration à Paris. Etablissements ROSSI, 11, rue Molière (métro Palais-Royal).

NOËL

NOEL, la plus grande fête des petits et des grands, approche.

C'est l'époque des cadeaux qui enchantent et réjouissent.

Quel plus beau présent à faire au sportif, au touriste, au yachtman qu'une paire de Jumelles HUET, 50 % plus claires, qui décupleront son plaisir dans ses activités préférées, car elles lui permettront de suivre avec le maximum d'intensité les manifestations auxquelles il assiste ou les paysages qu'il admire.

Grâce à leur conception spéciale et à l'utilisation de l'optique traitée, les Jumelles HUET, production de la Société générale d'optique, sont 50 % plus claires et peuvent être utilisées aussi bien de jour que de nuit.

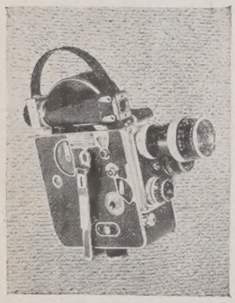
Elles sont en vente chez tous les opticiens.

TOUTE LA 2 CV CITROEN

APRÈS la 203 Peugeot, Dyna-Panhard, 4 CV Renault, Ford-Vedette, Talbot-Lago 26 CV, c'est la championne du monde d'économie et de popularité : la 2 CV CITROEN, que la revue *l'Automobile* présente ce mois-ci avec une planche technique de tous les organes de cette remarquable petite voiture.

Le numéro, 50 francs chez votre marchand habituel ou à défaut envoi franco sur demande à *l'Automobile*, 6, rue de Milan, Paris (9e).

INDUSTRIELS



Camera Paillard H 16

AVEZ-VOUS pensé à étudier à l'aide du cinéma la marche de votre entreprise ? Des films de vos ateliers, de vos bureaux ou de vos magasins vous les montreront sous un jour nouveau et vous serez étonnés du bénéfice que vous pourrez tirer de l'examen de ces films. Vous constituerez ainsi une documentation précieuse sur la vie de votre affaire.

GENERAL PHOTO CINE est à votre disposition pour équiper votre bureau d'études du matériel nécessaire. Dans cette maison spécialisée en photographie et cinéma depuis de très longues années, vous trouverez tous les services que peut attendre un amateur, une sélection d'appareils et de cameras choisis parmi les meilleurs et une grande variété d'articles, albums, cadres, accessoires divers qui seront pour votre entourage de beaux cadeaux de Noël.

GENERAL PHOTO CINE, 91, rue La Fayette, Paris. TRU. 07-81. Catalogue AC contre 50 francs en timbres-poste remboursables.

LE NOUVEAU PORTE-SKIS « S E I M »

APPAREIL très simple utilisant les attaches de fixation du PORTE-BAGAGES S E I M, dont l'éloge n'est plus à faire ; très léger, chaque barre repose sur deux larges patins caoutchouc à rotules.

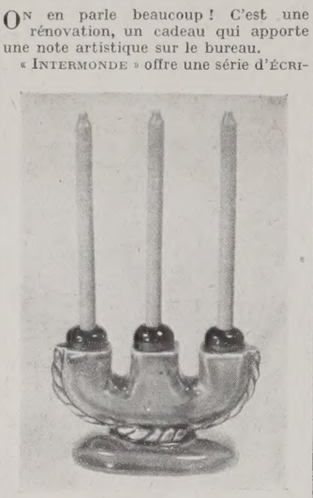
L'originalité réside surtout dans le mode d'assujettissement des skis qui se fait au moyen de sandows élastiques se crochetant sur de gros boutons fixés sur la face extérieure de chaque barre ; les skis peuvent être attachés même avec des gants.

Gros et renseignements : S E I M, 41, avenue Émile-Zola, Romans (Drôme).

LES ÉCRITOIRES 1950 D'INTERMONDE

ON en parle beaucoup ! C'est une rénovation, un cadeau qui apporte une note artistique sur le bureau.

« INTERMONDE » offre une série d'ÉCRITOIRES (modèles déposés) avec socle céramique ou plastique.

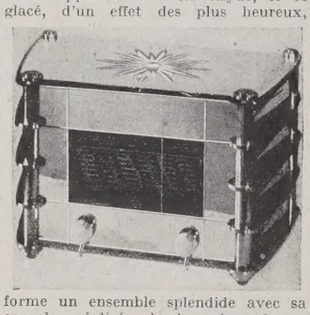


En vente chez tous ses dépositaires. — Pour le gros et l'exportation, documentation E. 52 sur demande à « INTERMONDE », 29, rue Drouot, Paris (9e).

UN JOLI CADEAU

APRÈS les brillants succès remportés dans les grandes expositions internationales, le LUXALU, appareil de grande classe, s'impose dans les intérieurs modernes.

Cet appareil en métal oxydé, or et glacé, d'un effet des plus heureux,



forme un ensemble splendide avec sa console, réalisée de la même façon.

L'appareil lui-même est un châssis alternatif cinq lampes.

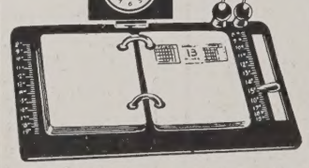
Pour les colonies et pays chauds, il est tropicalisé et équipé de tubes R. C. A.

C'est un superbe cadeau.

Création et fabrication des Établissements SCHAERER, 54, rue Nollet, Paris (17e). MAR. 52-90. *Photos et détails sur demande.*

NOUVEAUTÉ POUR LE BUREAU

LES Établissements SOLÈRE lancent sur le marché un nouvel appareil. Le SOLHOREX reçoit les blocs éphémérides usuels, mais par trimestre, ce qui permet, grâce à ses arceaux surbaissés, d'écrire facilement du côté gauche. Deux échelles horaires, dont une à curseur, permettent



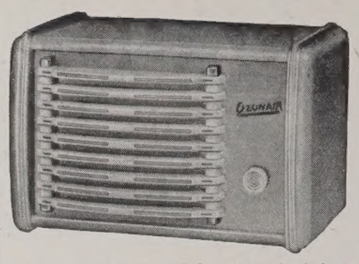
la subdivision du travail et le rappel visuel de la tâche principale du moment.

Facultativement, de nombreux accessoires à fixation instantanée (tulipes, pendulettes, baromètres, thermomètres, etc.) peuvent y être adaptés.

Documentation et tarif contre enveloppe affranchie.

Établ. Fernand SOLÈRE, 29, rue Fontaine-au-Roi, Paris (11e).

SUPPRIMEZ L'HIVER...



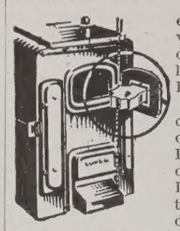
Vous le pouvez en créant chez vous une atmosphère printanière, légère, vivifiante et agréable au moyen d'un appareil OZONAIR.

Véritable générateur électrique d'oxygène naissant et d'ozone, cet appareil introduira dans votre home ou votre bureau les effluves bienfaisants du grand air. Vous pourrez ainsi plus aisément atteindre la belle saison en développant vos moyens de résistance aux épidémies et en acquérant un sommeil reposant.

OZONAIR, source de santé, est aussi générateur de bien-être, car il neutralise radicalement les odeurs. Pas de produit chimique ; consommation électrique nulle. C'est le cadeau le plus utile...

Notice franco : OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. 24-10.

ÉCONOMISEZ 25 à 35 % DE CHARBON



en adaptant sur vos chaudières de chauffage central l'économiseur EDCO.

Quelques clients : Chemins de Fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande.

EDCO, Service 20, 216, rue de Rivoli, Paris-1er (Tuileries). OPÉ. 87-17.

DEVANT HERCULE...

... le cambrioleur recule.

Spécialisés dans la fabrication de systèmes de sécurité contre le cambriolage, les Établissements « NOV'ACCESS » peuvent prétendre actuellement avoir apporté en cette matière la technique la plus achevée grâce à la mise au point de leur « BARRE » et de leur « ARC-BOUTANT ».

— La « BARRE HERCULE », d'un seul jet et munie de gâches en feuillures, condamne la porte sur toute sa largeur.

— L'« ARC-BOUTANT » prend un appui direct sur le sol et sa résistance est illimitée.

Les deux appareils sont équipés du verrou « BLOCKWELL », rigoureusement incrochetable et qu'un troisième tour de clef rend « fou » et par conséquent réfractaire à toute tentative d'ouverture de l'intérieur comme de l'extérieur.

Effectuée par des spécialistes, la pose des appareils est très rapide et ne nécessite aucune modification spéciale des lieux.

Démonstration et vente :

La BARRE HERCULE. Établissements NOV'ACCESS, 48, rue du Moulin-Vert, Paris. SÉG. 94-15.

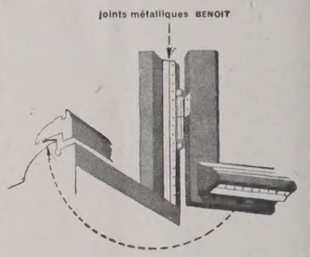
DORMEZ AU CHAUD... GRACE A NOS COUVERTURES ÉLECTRIQUES CHAUFFANTES

CONFORT et Santé. Spécimen envoyé pour essai huit jours sans engagement. Demandez notice F. 12 MAGIC CONFORT, 31, rue de l'Avenir, Saint-Denis (Seine).

FENÊTRES BIEN JOINTES...

Hiver moins cher... et quel confort !..

LES joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes, vous défendent contre froid, pluie, vent, bruit, poussières.



Économie de chauffage d'au moins 35 %. Garantis dix ans, les joints Benoit sont posés dans toute la France et l'Afrique du Nord par nos techniciens.

Demandez références et documentation N° 46 sans engagement : aux Etablissements E. BENOIT et Cie 11, rue des Petites-Ecuries, Paris, 10e, TAI 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe Pescade.

IL Y A « COCOTTE »... ET « COCOTTE »

A la suite d'incidents répétés portés à sa connaissance, un député a demandé récemment au ministère du Commerce si les contrôles indispensables sont exercés sur la fabrication des appareils ménagers, cuiseurs sous pression, vendus généralement dans le commerce sous le nom de « Cocottes ».

L'« AUTO-THERMOS » se flatte d'apporter, par sa technique et grâce à vingt-deux années d'expérience et de succès, une réponse qui peut satisfaire à tous égards la légitime curiosité de notre parlementaire.

Actuellement en service dans 200.000 familles, il leur permet d'économiser pour leur cuisine 70 % de gaz, d'électricité et de temps, ce qui représente en France pour les dix dernières années une économie de seul combustible de plus d'UN MILLIARD de francs.

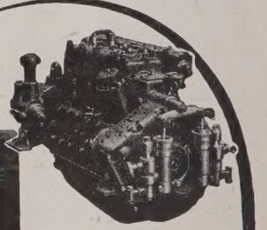
Ajoutons enfin qu'il est officiellement adopté depuis dix-huit ans par le corps médical.

Noter l'adresse : l'« AUTO-THERMOS », 14, rue Béranger, à Boulogne-sur-Seine.

La pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.